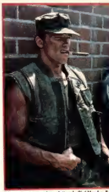


MAD MOVIES PRÉSENTE
IMPACT
N°24
CINE-MUSCLES
-AVORIAZ 90
M 3226 - 24 - 20,00 F
3793226020002 00240
Belgique : 146 FB - Canada : $ 5,75 - Espagne : 550 Pts - Suisse : 6,50 F - RCI : 1510 CFA


Ciné Fantastique
MAD MOVIES
62
Belgique: 146 FB Suisse: 6, 50 F
M 2016 - 62 - 20,00 F
3792016020000 00620
SPÉCIAL
EFFETS SPÉCIAUX



SOMMAIRE



Schwarzenegger, une des vedettes de Ciné-Muscles. Page 6.





Michael J. Fox dans L'OUTRAGE. Page 18.



Leatherface dans MASSACRE A LA TRONCONNEUSE 3. Page 38.

IMPACT, Une publication Jean-Pierre Putters/Mad Movies. Directeur de la publication : Jean-Pierre Putters. Rédacteur en chef : Marc Toullec. Secrétaire de rédaction : Nick d'Auria. Maquette : Vincent Guignebert. Comité de rédaction : Marcel Burel, Alain Charlot, Nick d'Auria, Vincent Guignebert, Jean-Pierre Putters, Marc Toullec. Collaborateurs : Betty Clappe, Cyrille Giraud, Guy le petit Yéti, Michel Ménoré, Hervé Naguet et Jack Tewksbury. Correspondants : Marc Shapiro, Matt Devlen et Cynthia Biret (Los Angeles), Alberto Farina (Rome). Composition : The Massart's Boys. Photogravure : IGO. Impression : SIEP. Distribution : NMPP. Dépôt légal : Décembre 1989. Commission paritaire : N° 67856. N° ISSN : 0765-7099. Bimestriel. N° 26 tiré à 70000 exemplaires.
Remerciements : Michèle Abitbol-Lasry, Daniel Bouteiller, Helen Chan, Terence Chang, Camela Galano, Colmax, Joël Dangol, Françoise Demaigne, Laura Gouadain, Olivier Jahan, Henri Lénique, Elizabeth Meunier, Gilles Polinien, Stephanie Pond-Smith, Joëlle Rameau, Maurice Smith.



EDITORIAL

Batman s'est ramassé une veste taillée sur mesure par un public revêche à la culture yankee, Indiana Jones, troisième du nom, fera mieux que le justicier de Gotham City avec un joli million et demi sur Paris périphérie, Abyss se tient entre deux eaux à 500.000 entrées tandis que Sexe, Mensonges et Vidéo remplit les caisses de AMLF...

Merde aux chiffres !!! Le cinéma, u.s. surtout, ne serait-il qu'un tableau noirci de chiffres, de zéros, de 5 barrés ? Faut bien pallier le manque d'originalité des scénarios, la routine de l'exploitation, et le manque d'événements, par quelque chose ? Par des chiffres. Les critiques se transforment en économistes du septième art. De toute façon, les deux jobs sont inintéressants au possible. Le dernier marché du film de Milan, le MIFED, a permis de mesurer l'incroyable manque de sujets, d'histoires. Un manque profond. Des remakes détournés, des séquelles, des parodies, des plagiats... Cherchez le film neuf. Quelques téméraires l'ont cherché. Pour trouver des clopinettes. OK, tout dans le domaine du remake et des suites n'est pas à jeter au panier. On aime même Le Fantôme de l'Opéra, trente-sixième version du roman de Gaston Leroux, et Massacre à la Tronçonneuse III, mais rien ne vaut la découverte incognito d'un Sang pour Sang, ou d'un Aux Frontières de l'Aube à neuf heures du matin dans un auditorium désert. Milan 89 a simplement bradé des centaines de séries B ou Z destinées à la télé, à la vidéo. L'anonymat des rayons de supermarchés triomphe. Il y avait bien le néo-zélandais Peter Jackson et son Meet the Feebles, "muppet show" gore et scatologique, pour, grassement, nous bidonner; l'italien Michele Soavi, avec The Church, pour nous faire croire en un fantastique sans ce second degré avarié, à l'usage des adolescents boutonneux... Il y avait celui que l'on attendait, Tsui Hark, pour deux heures de plaisir brut, taillé dans le marbre des sentiments les plus simples et beaux, dans le lyrisme le plus candide qui va droit au cœur, c'était A Better Tomorrow III : Love and Death in Saigon... Pendant que Hong-Kong trépigne, Hollywood s'enlise. Dans les sables mouvants de la redite. Kathryn Bigelow, révélée par le miraculeux Aux Frontières de l'Aube, menace de sombrer. Son Blue Steel avec Jamie Lee Curtis ressemble à une cathédrale construite sur un tas de fumier. Prenez du "Hitcher", du "Liaison Fatale"... et vous obtenez, sous cinq épaisseurs de carbone, ce Blue Steel, par ailleurs admirablement mis en scène. A quoi bon. Pour la beauté de la forme alors que le fond n'en vaut vraiment pas l'effort ? Ben oui. Triste !

Marc TOULLEC

BORN TO FIGHT →



L'année 90 sera-t-elle celle de Bruno Mattéi, immortalisé par Les Rats de Manhattan et Virus Cannibale ? On prie pour qu'il en soit ainsi. Notre bon Bruno vient de trouver un nouveau pseudo, Bob Hunter, sous lequel il signe le polar Cop Game et surtout un... Alien 3 ! Les avocats de la Fox préparent probablement un nouveau procès, mais les producteurs italiens de chez Flora Films sont sereins: ils avaient déjà gagné le droit d'employer Alien 2 voici quelques années car, après tout, le mot alien fait partie du vocabulaire courant... Juste avant, Bruno Mattéi aura retrouvé son pseudo favori, Vincent Dawn, pour Born to Fight, une aventure au Vietnam. Un vétéran glorieux accepte une forte somme d'argent pour relater ses exploits sur leur lieu même, et devant des caméras de télévision. Chemin faisant, il rencontre un agent de la CIA véreux, ainsi que des terroristes... et des Vietcongs sadiques !

Après avoir été un conseiller culturel de Ronald Reagan et président du syndicat des acteurs, le grand Charlton Heston entreprend un fameux retour à l'écran. Avec d'abord A Man for all Seasons, qu'il réalise lui-même, également interprété par Vanessa Redgrave et John Gielgud. Il s'agit de l'adaptation d'une pièce détaillant les rapports complexes entre Thomas More et le roi Henry VIII, et se clôturant par l'exécution du premier. A Man for all Seasons est le remake d'Un Homme pour L'Eternité que Fred Zinnemann tourna en 1966. Heston prépare actuellement une jambe de bois pour son rôle du pirate Long John Silver dans une nouvelle adaptation de l'Ile au Trésor.

Le dernier Stallone ne se titre plus Set Up mais Tango & Cash ! On sait maintenant que Sly a viré Andrei Konchalovsky (est-ce vraiment une surprise... ?) du plateau pour le remplacer par un triste sire du nom d'Albert Magnoli, un "yes man" qui avait magistralement ciré les pompes de Prince dans Purple Rain...





Bernard Rose, la révélation de Paperhouse (prix spécial du jury à Avoriaz et toujours inédit), risque fort de casser la baraque avec Chicago Joe and the Showgirl, un film noir, dans la tradition. Rétro en diable, Chicago Joe... embarque, dans le Londres des années 40, un soldat américain (Kiefer Sutherland) et une soi-disant danseuse de cabaret (Emily Lloyd) sur une affaire de meurtres tirés d'une histoire vraie.

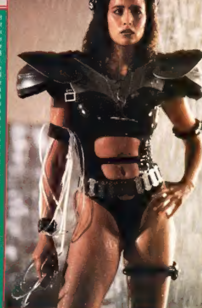
Jean-Claude Van Damme, que le succès de Kickboxer a promu vedette à part entière, abandonne Trooper, une co-production franco-yankee branche "Terminator". Tant pis pour lui, car le projet promettait de déménager un max. Il tourne en ce moment The Wrong Bet sous la direction de Sheldon Lettich, scénariste de Rambo III et Bloodsport. C'est un remake du Bagarreur avec Bronson, et les combats de rue y détrôneront ceux du ring.

Ils tournent... Harrison Ford et Brian Dennehy dans **Presumed Innocent** d'Alan J. Pakula; Don Johnson et Virginia Madsen dans **The Hot Spur** de Dennis Hopper, mais aussi Tom Selleck dans le western **Quigley Down Under** de l'australien Simon Wincer; et Sean Connery, Michelle Pfeiffer, Roy Scheider et Klaus Maria Brandauer, dans le thriller d'espionnage **The Russia House** de Fred Schepisi (d'après le roman de John LeCarré); et également Gene Hackman et Mikhail Baryshnikov dans **Dinosaurs**, une "espionnite" Est-Ouest de Nicholas Meyer; Tom Cruise dans **Days of Thunder** de Tony Scott, sur les courses automobiles; et enfin Robert Mitchum dans le thriller **Hoodwinked** de Lee H. Katzin; Mel Gibson et David Carradine dans **Bird of a Wire** de John Badham...

Pauvre Mark Hamill. Sa carrière post- *Guerre des Etoiles* est lamentablement en train de s'échouer sur les rives de la série plus proche du Z que du B. Suite au bide retentissant de **Slipstream**, science-fiction écolo de Steven Lisberger, le gentil Luke Skywalker besogne avec la firme *Eurociné* et son cinéaste maison, Jess Franco, dans **War Song** entre Christopher Lee et Ramon Sheen, où il incarne un officier nazi. Du même tonneau, **Midnight Ride** de Bob Bralver est un sous-*Hitcher* dans lequel notre héros sur la mauvaise pente joue les tueurs psychopathes traquant Michael Dudikoff et la blonde Savina Gersak.

Toujours sous le pavillon Cannon, Chuck Norris prépare une rentrée musclée. Ce sera d'abord **Delta Force 2, The Columbian Connection** mis en scène par son frangin, Aaron Norris. Le film qui devait à l'origine rapprocher soviétiques et américains contre le terrorisme vise maintenant les trafiquants de drogue. Et c'est Billy Drago (Frank Nitti dans **Les Incorruptibles**) qui incarne l'abominable baron de la cocaïne. Débarqueront ensuite **Fifty-Fifty** (genre "*Delta Force*") et **Top Kick**, dans le domaine des arts martiaux purs et durs. Ce dernier profite bien évidemment de l'engouement du public pour le kickboxing, **Kickboxer** ayant été partout dans le monde un gros succès.


Sexe et sang sont les deux pôles d'intérêt de la série B italienne. **Too Beautiful to Die** de Dario Piana applique à la lettre les recettes les plus éprouvées, à savoir des filles superbes zigouillées à l'arme blanche. Ici, le tueur masqué est une femme ayant subi les derniers outrages. Elle se venge tout simplement, sur fond d'univers de la mode. Avec Florence Guérin, qui est une star de l'autre côté des Alpes.







Depuis la sortie sur les écrans italiens du **Snack-Bar Budapest** (au triste absent des écrans cinématographiques) de Tinto Brass, les mots *café* et *bar* sont très prisés par les producteurs transalpins. En témoignent **Dark Bar** de Stanley Florency avec Richard Hatch, où un couple enquête sur la mort d'une jeune femme mêlée à un vilain trafic de drogue, et **Blue Angel Café** de l'inévitable Joe d'Amato, dans lequel une plantureuse chanteuse vampirise littéralement un homme politique, à qui elle fait cracher tout son fric. Joe d'Amato reste un grand féministe...

Harrison Ellenshaw, spécialiste des effets spéciaux (**Superman IV, L'Empire Contre-Attaque**...) passe, comme beaucoup de ses confrères maquilleurs, derrière la caméra. Mais son choix surprend : **Dead Silence**, un polar de parodie, dans lequel un gangster a accepté de financer un film, à condition que son fils en soit la vedette.

Pour la première fois de sa carrière, John Glen réalisera autre chose qu'un "James Bond" avec **Centrifuge**. Don Johnson y incarne un dur à cuire qui connaît sur le bout des doigts toutes les méthodes asiatiques pour tuer son prochain... L'Asie, toujours l'Asie. Même Eric Roberts (**Runaway Train, Star 80**) façonne sa musculature pour les besoins de **Best of the Best** de Bob Radling, la version kickboxing de **Rocky IV**...

Hulk, Tarzan et le monstre de Frankenstein réunis pour la bonne cause, celle de **Crime Task Force**. Hulk c'est Lou Ferrigno, Tarzan Miles O'Keefe... Réalisé par le fameux Myrl A. Schreibman, ce duo de flics musclés exhume aussi Gary Conway, célèbre pour avoir été un monstre de Frankenstein libidineux et gay dans **I Was A Teenage Frankenstein** en 1957 (voir "The Craignos Monsters" in *Mad Movies* 59).

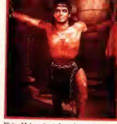
Jack TEWKSBURY



CINE-MUSCLES

Qui a dit : "Rien dans la tête, tout dans les bras" ? Cinéma et biscottos font bon ménage depuis longtemps, depuis trois décennies au moins. Stallone et Schwarzenegger n'ont rien inventé. Ils ont appliqué de vieilles recettes. Muscles martiaux, muscles blacks, muscles fachos, muscles opportunistes, muscles bande dessinée, femmes musclées... Le muscle a plusieurs facettes. Les voici...

Non, tout n'a pas démarré avec Sylvester Stallone dans **Rocky**, ou Arnold Schwarzenegger. S'il est vrai qu'on n'a jamais tant exposé ses pectoraux et ses biceps que dans les années 80, les périodes antérieures ont toutes révélé des parcelles d'épiderme plus ou moins musclées.
Mais le muscle était souvent réservé aux potiches d'arrière-plan, ou bien aux colosses black chargés de flanquer une rouste au héros blanc... Les *serials* croulaient sous ces géants, généralement du mauvais côté de la barrière. Bref, muscle et héros faisaient souvent deux, le premier agissant bêtement sur ordre, et le second agissant intelligemment et de sa propre initiative. Vraiment inconciliables. Et le muscle saillant, le muscle vibrant vint de la Terre sainte, patelin d'où on ne l'attendait vraiment pas : du péplum biblique, chrétien, bondieusard...



Victor Mature écarte les colonnes du temple dans SAMSON ET DALILA.

ENTRE VERSETS ET HOSTIES

Mine de rien, ce sera Charlton Heston dans **Ben-Hur** qui ouvrira la marche, celle des costauds pas encore body-buildés mais suffisamment charpentés pour sortir du rang des gringalets hollywoodiens. Grand, profil d'aigle, autorité naturelle, Heston en impose toujours et n'a jamais manqué une occasion de se balader torse nu dans ses films. Celui qui fut Moïse, Michel-Ange, Richelieu, mais aussi le sauveur providentiel de l'Amérique dans toute une série de films catastrophes, satisfait de sa large poitrine, promènera sa carrure dans les genres les plus divers, du western (**Major Dundee**) jusqu'à la science-fiction (**La Planète des Singes**). C'était alors une règle à Hollywood, Heston devait attirer un public féminin friand de physiques avantageux, en tombant simplement la chemise. Toujours dans le genre péplum biblique, feu Victor Mature s'est particulièrement illustré dans **Samson et Dalila**. Une image reste : celle du héros, les yeux crevés, écartant à la force des bras les colonnes du temple, qui s'écroulera sur les infâmes Philistins. Physiquement assez proche de Stallone, le profil grec, Mature fréquente assidûment les péplums dont il est même l'acteur américain "abonné" des années 50. De **L'Égyptien aux Gladiateurs**, et jouant toujours ses personnages comme des écorchés vifs, il demeure dans les annales au titre de symbole sexuel. Quand la libido et les biscottos font bon ménage... Heston, Mature, le péplum U.S. sied bien aux grandes pointures, mais demeure néanmoins frileux par rapport à ses équivalents italiens. Sur la balance des surhommes, Steve Reeves pèse beaucoup plus lourd, par exemple, que Kirk Douglas, même huilé et garni d'une cotte de mailles dans Spartacus...

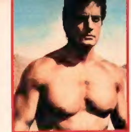
Sylvester Stallone dans RAMBO II.



Charlton Heston, les lauriers de la victoire à la main, dans BEN HUR.

LE GLAIVE ET LE BISCOTTO

Au début des années 80, **Conan le Barbare** confirme la vogue des comédiens body-buildés. Dès la fin des années 50, le péplum italien avait inauguré une décennie de gros bras, de culturistes promus acteurs pour diverses raisons purement décoratives. Tandis qu'Hollywood demandait surtout à ses employés de rentrer le ventre et de gonfler la poitrine, à Cinecittà on mettait le nez dans les salles de gymnastique, en arrachant de leur podium quelques adeptes de la gonflette. Le premier, Steve Reeves, proclamé Mister Univers, va éclater (au box-office du moins) dans de classiques **Travaux d'Hercule**, de Pietro Francisci. L'onde de choc secoue tout le cinéma populaire italien, pas encore accaparé par le western-spaghetti. Fils de Zeus, Hercule exécute quelques uns des douze travaux prévus par la mythologie (il malmène un dragon gardien de la Toison d'Or, met en fuit des Amazones, brise les vertèbres à un taureau...). Beau et noble, Steve Reeves vante au premier degré les vertus de l'honnêteté, de la justice et de la fidélité amoureuse. Ce qu'il refera d'ailleurs par la suite dans **Hercule et la Reine de Lydie**, succès gigantesque qui assoit définitivement le péplum mythologique. Star à part entière, Steve Reeves va bien sûr inspirer les producteurs, désormais à l'affût de nouveaux colosses. Les choix se portent évidemment sur des balèzes dont les talents de comédiens sont inversement proportionnels au tour de bras. L'américain Mickey Hartigay comptera fleurette à Jayne Mansfield dans **Les Amours d'Hercule**, et un autre yankee, Reg Park, qui se révèle particulièrement inexpressif malgré une volonté évidente de donner dans le trivial, lutte contre des nazis avant la lettre dans **Hercule à la Conquête de l'Atlantide**, élimine le vampire Christopher Lee dans **Hercule contre les Vampires** de Mario Bava, mais échoue dans **Le Défi des Géants** qui emploie sans vergogne des séquences entières des deux premiers. Rock Stevens (Peter Lupus, l'homme qui porte les valises et prépare les cafés dans la série *Mission impossible*) se comporte comme s'il avait un manche à balai planté entre les fesses dans **Hercule contre les Tyrans de Babylone**, Alan Steel (l'italien Mario Ciani, en fait) enterre définitivement le héros dans **Le Grand Défi**. Un cas, ce truc. Peu regardant, le producteur a rassemblé dans le même générique tous les héros musclés de la mythologie gréco-romaine, Hercule, Maciste, Samson et Ursus.



Peter Lupus, alias Rock Stevens pour l'Italie dans HERCULE DEFIE SPARTACUS.

D'ailleurs, tous ces héros sont souvent interchangeables. Surtout Maciste et Hercule, qui se prêtent gracieusement à toutes les interprétations. D'un bon Hercule dans **La Vengeance d'Hercule**, Mark Forest saura composer exactement le même personnage, au nom près, dans **Le Géant de la Vallée des Rois** (Maciste), premier d'une série de 22 titres, contre 18 pour le premier colosse. Si un type comme Gordon Scott (un Tarzan oublié des années 50) fait à peu près l'affaire, si un Gordon Michtell donne à Maciste une tronche peu commune (le comédien jouant habituellement les méchants ravagés), d'autres bonshommes Michelin n'hésiteront pas à arracher à qui mieux mieux les arbres... et leurs chaînes, à terrasser des figurants sous des combinaisons en caoutchouc, ou à balancer à plusieurs mètres des rochers lourds de quelques tonnes... Qui se souvient aujourd'hui des Ed Fury, des Kirk Morris, des Reg Lewis et autres Alan Steel, sinon quelques nostalgiques inconsolables ? Heureusement, *M6* et *La 5* diffusent allègrement du **Maciste contre le Cyclope**, ou **Dans les Mines du Roi Salomon**, et **Contre les Monstres**... Du muscle épais, souvent frappé de torpeur devant une caméra, du kitsch, du psychédélique, du carton-pâte, des athlètes hétérosexuels qui ne risqueront pas de marcher sur leur jupette ou d'être reluqués tranquillement par les seuls lecteurs d'*Adonis* (cherchez pas, c'était avant le *Gai Pied Hebdo*)... Le péplum, ce genre costaud par définition, possède des charmes bien à lui. Steve Reeves, le seul qui a survécu dans les mémoires, après avoir personnifié quelques autres héros (Sandokan, un cow-boy...) possède aujourd'hui un ranch en Californie, où il élève des chevaux. Arnold Schwarzenegger a interprété le rôle du triste Mickey Hartigay (recyclé tortionnaire de femmes dans **Vierges pour le Bourreau** en fin de carrière) grâce au téléfilm *The Jane Mansfield Story*. Reste que les gros lolos de la blonde plantureuse cachent totalement, ici, les biceps de son partenaire...

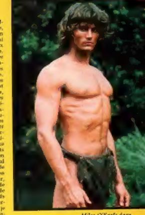


Steve Reeves donne un cours de body-building antique dans LES 12 TRAVAUX D'HERCULE.

Dix ans seulement après les tout derniers *"Hercule"* et *"Maciste"* passés à la moulinette de la parodie et du film de cul, Arnold Schwarzenegger réinstallera l'épée et les sandales sur l'Olympe des armoires à glace.

MOI TARZAN

L'homme des bois *enfanté* par l'écrivain Edgar Rice Burroughs n'avait pas, à l'origine, les muscles propres, lustrés, astiqués, d'un Miles O'Keefe, le "Tarzan" de prisunic qui culbutait Bo Derek dans un nanar onctueux sobrement baptisé **Tarzan l'Homme-Singe**. Un *"Tarzan"* au goût du jour, le contraire du Christophe Lambert de **Greystoke**, plutôt craspec quant à lui, et entretenant des rapports assez ambigus avec les guenons. Proche du colosse body-buildé des bandes dessinées, les Tarzan au ciné ne ressemblent pas forcément tous à Arnold. Les premiers, du temps du muet, avaient beau bander les biceps, leurs ventres demeuraient désespérément mous. Même le champion de natation Johnny Weismuller nous apparaît aujourd'hui chétif. Les temps changent, et les carrures aussi. Du glamour vu par Buster Crabbe et Lex Barker, au blondinet californien sous le pagne de Dennis Miller, du véritable sosie de Sean Connery comme Mike Henry, aux mannequins finauds découverts dans les carcasses de Jock Mahoney et Ron Ely, le roi de la jungle n'a connu qu'un seul colosse taillé en V avant les roulements de mécanique du niais Miles O'Keefe : Gordon Scott, malgré un physique de maître nageur, et qui sera plus tard un Maciste à la solde des producteurs italiens. Que la majorité de ces "comédiens" soient parfois des sportifs médaillés ne change pas grand-chose; Tarzan n'est pas le Rambo de la jungle, que je sache. Et il n'est pas non plus censé décaniller les pygmées comme des Vietcongs !



Miles O'Keefe dans TARZAN, L'HOMME SINGE.



CELUI PAR QUI LE MUSCLE ARRIVE : SYLVESTER STALLONE

Bambin, Stallone était la risée de ses camarades de classe; il se prénommait Sylvester comme le matou idiot du dessin animé *Sylvestre et Titi*. Adolescent, Stallone évite de porter ses lunettes, et se plante régulièrement contre les poteaux... Divorce des parents, scolarité difficile, il trouve néanmoins refuge dans le sport, et devient plus tard prof de gym' au Collège Américain de Genève. "Je suis devenu acteur par hasard. A huit ans, je suis monté pour la première fois sur scène; c'était une pièce sur *"Smokey l'Ours"*. J'étais alors scout. Je jouais juste la partie inférieure de l'animal en question".
Stallone embraye tout de même sur un classique, *Mort d'un Commis Voyageur*, qui décide vraiment de sa vocation. Au début des années 70, il bouffera de la vache enragée, cumulera les petits boulots et couchera dans des taudis. Quelques pièces et spots publicitaires lui permettent toutefois de ne pas crever de faim. Stallone tourne aussi en vedette un porno soft, laid, où il montre sa quéquette, **L'Etalon Italien**, série Z qui fait encore dix ans plus tard les choux gras de quelques spéculateurs. Agresseur de Woody Allen dans **Bananas**, pilote de bolide dans **La Course à la Mort de l'An 2000** ainsi que dans **Cannonball** du même Paul Bartel, gangster dans **Capone** et **Adieu Ma Jolie**, et devenu même un terroriste dans **Rebel**, le futur Rambo fréquente aussi les séries TV les plus connues du moment (*Baretta*, *Police Story*, *Kojak*). La chance viendra avec **Les Mains dans les Poches**, un dérivé mineur de **American Graffiti**, et dans lequel il va incarner un blouson noir attachant; le producteur laisse Stallone écrire une grande partie de ses propres dialogues. Et pourtant, rien ne tourne rond. Fonçant alors tête bais-

Stallone sort de l'onde dans RAMBO II

sée dans l'écriture des scénarios, Stallone se creuse les méninges, le jour de son vingt-neuvième anniversaire. "C'est ce jour-là que j'ai subitement réalisé n'avoir écrit que des banalités. Je le reconnais humblement. J'ai alors décidé de ne pas me laisser influencer par ce qui était alors à la mode. Je me suis orienté vers des récits correspondant plus à mes goûts. Que voulais-je voir sur un écran, sinon des actes d'héroïsme, de l'amour et de la dignité ? Voilà ce qui m'intéressait : voir des gens lutter pour sortir de leur condition, et tenir bon jusqu'à ce qu'ils y parviennent". Trois jours, il n'en faut pas plus pour que Stallone rédige **Rocky**, qu'il propose aussitôt aux plus grands studios. Ceux-ci lui promettent alors des paquets de dollars... pour qu'il abandonne le rôle au profit d'une vraie vedette. Stallone tient bon, et 1976 marque son triomphe. **Rocky**, film autobiographique pétri de souffrance et surtout d'espoir, illustre parfaitement la maxime "Quand on veut, on peut". Leader syndical dans **F.I.S.T.** de Norman Jewison, et paumé sympathique dans **La Taverne de l'Enfer**, l'étrange description du petit monde prolo new-yorkais qu'il écrit et réalise, Stallone connaît la consécration avec **Rocky II**, dont il est également l'auteur complet. Déchéance, second souffle, victoires sur soi-même, définissent les épisodes suivants d'une saga, qu'il poussera ensuite jusqu'au dernier retranchement avec la rencontre Est-Ouest sur un ring moscovite. S'adonnant au body-building qui métamorphose un physique au demeurant mou et laiteux, Stallone redore en 1982 le blason terni du cinéma guerrier; **Rambo** naît de la mauvaise conscience américaine vis-à-vis du Vietnam. Sa mauvaise conscience assumée, le patriotisme tournera à la revanche (dans **Rambo II**), et même jusqu'à la rédemption (pour **Rambo III**). Nous sommes en pleine ère reaganienne et Stallone approuve toutes les méthodes musclées du Président. L'opinion publique rit d'autant plus bruyamment quand Stallone refuse de se rendre à Cannes pour cause de menaces terroristes...

Quelques parenthèses parcourent encore la filmographie du comédien body-buildeur. Il se déguise en femme pour déjouer les ruses du terroriste Rutger Hauer, dans l'excellent **Les Faucons de la Nuit**, suit les cours de country music de l'opulente Dolly Parton, tout chauffeur de taxi qu'il est, dans **New York Cow-boy**, comédie pachydermique de Bob Clark, et marque des buts contre les nazis dans le canularesque **A Nous la Victoire**, d'un John Huston absent du plateau. Trois films, trois bides. Le public aime un certain Stallone, mais non pas Stallone dans toute sa diversité. Une diversité passant aussi par la réalisation de **Staying Alive**, la suite de **La Fièvre du Samedi Soir**, avec un Travolta également body-buildé. Puis, quand Stallone jouera les flics radicaux à la Clint Eastwood (mais sans humour) dans **Cobra**, ou les routiers mauvais pères, pris d'amour pour un gosse insupportable (comme dans **Over the Top**), il se plantera encore. Et il se plante encore, mais cette fois pour avoir oublié que la politique américaine peut elle aussi évoluer (**Rambo III**), ou qu'un brin de dérision est désormais nécessaire, même au sein des situations les plus tendues... Voilà pourquoi Arnold finit par battre Stallone au box-office américain. Et Stallone le sait. Lui, l'écorché vif par qui **Rambo et Rocky** sont nés dans la souffrance, s'est donc laissé porter par les roulements de mécanique de héros monolithiques et idolâtrant la bannière étoilée. "Si mon pays m'aimait autant que je l'aime", pleure-t-il dans **Rambo**; Stallone ne connaît jamais le sens de la mesure, et cela qu'il s'agisse de guerre à un contre cent, ou d'amour. Mais les sentiments reviennent à la charge dans **Haute Sécurité**. Stallone, modeste et humble, va y balancer son image de Rambo aux orties et subir, masochisme oblige, les humiliations d'un maton revanchard. Conscient de l'image qui est la sienne, intelligent, exigeant et intransigeant (il mène la vie dure à ses metteurs en scène, les remplace souvent, et se refuse même à William Friedkin), Stallone arrive à un tournant de sa carrière. Milliardaire, il peut vivre de ses rentes, de son image passée qui est toujours payante sur les petits écrans de télé-vidéo, mais aspire à autre chose que jouer les flics par deux (comme le petit dernier, **Tango & Cash**). Par exemple un Edgar Poe, mais sur un scénario écrit par ses soins !

LE CAS ARNOLD



Schwarzenegger sur la Croisette pour la promotion de PUMPING IRON.

Il est le meilleur de tous les musclés du 7ème Art, en tout cas celui qui a su le mieux faire sienne l'expression "la tête et les jambes". Dans ce sens, on peut dire qu'Arnold pense beaucoup...

De souche vieille Europe (fils d'un flic autrichien), Arnold décide de devenir champion de body-building, il le devient. Arnold décide ensuite de mettre Hollywood à ses pieds, il met effectivement Hollywood à ses pieds. Malingre quand il était môme, Arnold s'est construit lui-même. A la force des bras, mais surtout de la matière grise. Des erreurs, il en a faites quelques unes. Des navets de toute beauté, comme ce **Hercule in New York** du début des seventies. Mais ce n'était surtout que le faux départ d'une carrière, qui ne partira vraiment qu'une décennie plus tard. Histoire de côtoyer les stars, il rencontre Ann Margret et Kirk Douglas, en pleine descente ces deux-là, sur le plateau de l'épineux **Cactus Jack**, de l'ex-cascadeur Hal Needham. Le stetson vissé au crâne, la panoplie de cow-boy prête à exploser au moindre mouvement, le sourire plus niais que candide, Arnold se ramasse une gamelle. Mais le ridicule ne l'a pas tué. Confiant dans le producteur Dino de Lau-

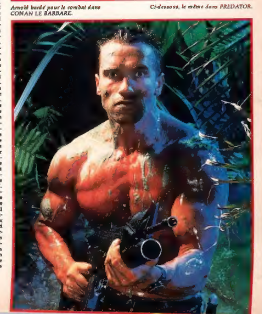
rentiis, il tourne séquences sur séquences pour les besoins de **Kalidor** dont il serait la guest-star. Des cavalcades succèdent à des duels à l'épée, sans connaître le scénario et surtout les intentions de De Laurentiis; expédier la vedette féminine (Brigitte Nielsen) au second plan et mettre au premier la star montante de Conan. Arnold l'envoie finalement bouler et regrette toujours de s'être compromis dans pareil navelon. **Conan II** de Richard Fleischer, cette grosse produc' languissante, gonfle Arnold à outrance (ce que le metteur en scène demanda d'ailleurs à sa vedette, *"Plus de muscle !"*), et oublie que l'acteur ne se réduit pas à un paquet de barbaque huilée qu'on cadre en plein milieu de l'écran. Arnold possède en fait une rare présence, qui n'est pas uniquement le fruit de sa musculature : il est évident que son visage compte aussi, et pour beaucoup...

Dans **Predator**, ce *"Comte Zaroff"* bucolique jusqu'à la paranoïa, Arnold est excellent parce que traduisant la trouille, la peur panique face à l'*alien* chasseur. De corpulence dérisoire face à son ennemi (un Jean-Claude Van Damme juste sur quelques plans furtifs, et le balèze black le reste du temps), il place ses bons mots ironiques dès que la violence risque de devenir trop gênante, incommodante. Arnold ne pourrait pas concevoir la violence sans humour. Dans le thriller **Le Contrat** (commencé par John Guillermin, fini par John Irving), il flingue beaucoup. Et plaisante autant. Autant que dans **Double Détente**, où Arnold, les mâchoires crispées et l'oeil d'acier d'un bon flic soviet, dégomme les truands de Chicago. L'opération est toujours simple : environ dix cadavres, et une bonne blague pour désarmorcer le sérieux. Idem pour le **Running Man** de Paul Michael Glaser, science-fiction kitsch dans laquelle notre homme se prête encore à son jeu favori : jouer les fauves traqués. Evidemment, le principe de **Terminator**, ce beau film sensible de James Cameron (par ailleurs cinéaste au cœur gros comme ça), est aux antipodes. Prométhéen lorsqu'il sort de son cocon temporel pour contempler les lumières de la ville, et mécanique lorsqu'il doit dégommer tout ce qui bouge, cet Arnold-là avouera clairement s'être inspiré du jeu hiératique et volontairement figé du robot cow-boy Yul Brynner, dans **Mondwest**. Dans **Jumeaux**, d'un grand fossoyeur du cinéma américain nommé Ivan Reitman, Arnold tente le pari de chausser les pantoufles pas si confortables de la comédie. Sorte de puceau en short, mais doué d'une intelligence rare, là il donne la réplique au petit Danny DeVito. Le couple idéal en somme. Arnold franchit le cap le plus difficile de sa toute jeune carrière : il joue la comédie. Ce qu'il n'a jamais cessé de faire, à vrai dire. Même en traversant les rideaux de balles de **Commando** filmé, au premier degré, par ce beauf de Mark Lester ! Le public américain fait un gros succès à **Jumeaux**, preuve suprême de l'immense popularité de son principal interprète. Arnold peut désormais se vanter d'avoir tout essayé (en ayant même incarné les belles plantes décoratives, dans **Stay Hungry** et **Pumping Iron**), et d'avoir tout réussi. Après la sortie du **Conan** belliqueux de John Milius, on pouvait craindre qu'il ne soit enfermé dans le cadre rigide et statufié des gravures héroïc-fantasy de Frazetta ou de Boris. Mais maintenant, il entre dans le monde schizophrène de Philipp K. Dick revu par Paul Verhoeven, pour les besoins de **Total Recall**. Un Arnold au visage émacié façon Clint Eastwood, à la recherche de sa mémoire sur Mars, ce sera dans **Total Recall**. Naturalisé américain tout en éprouvant encore des émotions d'européen, époux d'une fille Kennedy, homme d'affaires averti (ayant même investi dans l'immobilier), Arnold Schwarzenegger accumule toujours les projets (**Commando II**, **Terminator II**, **Sergent Rock**, **Les Pierrafeux**...), des projets attendus, d'ailleurs. Ce qui veut dire qu'on le retrouvera bientôt dans un genre vierge de sa présence. A 40 ans, c'est aussi le plus charmant des hommes...



Arnold bardé pour le combat dans CONAN LE BARBARE.

Ci-dessous, le même dans PREDATOR.



ITALIE, PATRIE DU MUSCLE

L'Italie a la vocation, et une solide vocation qui date des premiers péplums muets, vers 1915. Le pays de Bud Spencer, l'Obélix local, accueille, dès les années 60, tous les gros Américains au chômage dans leur pays, et les promulgue héros mythologiques. Et dès que la vague "Conan" balaie les salles obscures, les producteurs ritals se mettront à l'affût de nouveaux colosses. Certains viennent du cru, comme ce Peter McCoy, alias Pietro Torrisi, deux fois **Gunan** dans autant de nanars signés Franco Prosperi, puis **Sangraal** dans une barbarie de Michele-Massimo Tarantini. Impossible de faire plus inexpressif que Sam Pasco, gros lard caoutchouteux dans **La Guerre du Fer** de Umberto Lenzi, ou que Conrad Nichols, romain mutant dont les muscles donnent l'impression d'être en toc dans **Thor le Conquérant** de Tonino Ricci. Le même Nichols, toujours avec son complice Ricci, sauvera l'humanité en proie aux radiations dans **Rush**.

L'après-*"Conan"* offre une seconde chance à Miles O'Keefe, qui fut copieusement sifflé pour avoir osé incarner Tarzan. O'Keefe, peaux de bêtes à l'appui, est désormais **Ator**, pour deux bijoux de Joe d'Amato. Italie, terre d'accueil des gros bras en mal de célébrité ! O'Keefe y poursuit actuellement sa carrière, il y fréquente en particulier les incursions punitives au Vietnam (**Double Target** de Bruno Mattéi, **Eroi dell'Inferno** de Max Steel), et dans le Triangle d'Or (**The Hard Way**, **The Only Way** de Michele-Massimo Tarantini). Tout récemment, un producteur américain eut l'idée géniale d'associer Miles O'Keefe à Lou Ferrigno dans un polar, **Crime Task Force**, où les compères interprètent des flics.

Un cas, ce Lou Ferrigno. Passé à la postérité pour avoir longtemps été le géant vert **Hulk** pour la télévision, il trouve en Italie des cinéastes heureux de le faire tourner pour le compte de la *Cannon*. Luigi Cozzi tente d'abord l'expérience, avec deux **Hercule** catastrophiques mais plutôt hilarants. Occupé à montrer ses muscles, à gonfler le poitrail, le débonnaire Lou parvient à peine à s'y déplacer avec naturel. Toujours sous le pavillon *Cannon*, il remet ça dans **Les 7 Gladiateurs** de Bruno Mattéi (où il côtoie une vieille gloire musclée du péplum, Brad Harris) et finalement dans **Sinbad**, un sommet de la ringardise kitsch. Lou Ferrigno, déjà aux côtés d'Arnold dans **Pumping Iron**, ne sera jamais un acteur. En comparaison, Reb Brown, qui fut son partenaire dans **Cage** (luttes féroces dans de petites cellules) fait figure de Lawrence Olivier...

Autre grand méprisé de l'écran américain, Reb Brown a connu une carrière éclair aux States. L'éphémère **Captain America**, dans deux téléfilms, le vétéran du Vietnam sur le retour, dans **Retour vers L'Enfer**, passera d'abord entre les mains de Menahem Golan pour qui il va tourner **Freedom Force**, un film où il incarne un mercenaire qui prendra parti pour des révolutionnaires africains. Puis ce sera **Yor, le Chasseur du Futur**, d'Antonio Margheriti, **Stryke Commando**, de Bruno Mattéi (un sous-*"Rambo"*), **Last Flight to Hell**, d'Ignazio Dolce (anti-drogue et jungle) et enfin **RoboWar**, de Bruno Mattéi, un remake à la scène près de **Predator**, dans lequel Reb Brown singe Arnold au-delà du raisonnable. De nouveau convoqué aux States, par Menahem Golan, notre grosse carcasse bovine prépare deux films d'action, **Streets Hunter** et **Killing Streets**. Une si belle activité doit forcer le respect !

Américain bon teint, comme Reb Brown, Daniel Greene fait une entrée remarquée dans le domaine du plagiat avec **Atomic Cyborg** de Sergio Martino. Croisement entre Arnold et Mel Gibson, il n'y est pas trop ridicule. Sur cette voie royale, on lui offre la succession de Stallone dans un pauv'remake de **Rocky** (**Uppercut Man**, de Sergio Martino), un rôle en or de flic luttant contre des trafiquants de drogue (**Hammerhead**, d'Enzo G. Castellari), et une occasion de s'en prendre au "surnaturel" (**American Rickshaw**, toujours de Martino).



Red Brown dans
YOR CHASSEUR DU FUTUR

Sosie de Charlton Heston jeune, Brent Huff, qui lui aussi connut un début de vedettariat international en jouant un aventurier macho dans **Gwendoline**, tombe dans les ornières de la série B italienne. Après un **American Ninja** avec Sho Kusugi, il passe sans surprise aux sous-*"Rambo II"* (**Stryke Commando**, de Bruno Mattéi), au polar musclé (**Cop Game**, toujours de Bruno Mattéi) et à l'aventure asiatique (**Born to Fight**, encore de Bruno Mattéi)... Brent Huff ne pouvait que difficilement atterrir plus bas.

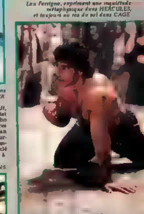
Blond et pas mauvais acteur du tout, Frank Zagarino a suivi une trajectoire classique. Il fait du Stallone style *"Rambo"* (dans **Stryker** de Stephen M. Andrews, peut-être Umberto Lenzi derrière le pseudo), du Arnold branché *"Terminator"* (dans **Cy-Warrior**, de Giannetto de Rossi) et du cinéma guerrier bien rodé (dans **The Final Mission**), avant de partir aux States jouer les **Saxman** troquant leur instrument de musique contre un flingue, en sortant de tôle.

Les Paul-Paul dans LES BARBARIANS





Lou Ferrigno, exprimant une inquiétude métaphysique dans HERCULES,
et toujours au ras du sol dans CAGE





... avec de Cassandra Peterson dans *ELVIRA, MISTRESS OF THE DARK*. *Daniel Greene joue les cyborgs dans ATOMIC CYBORG !*

Avec Mark Gregory, un vrai italien celui-là, on chute encore plus plus bas. Adam, dans **Adam et Eve** de John Wilder, indien farouche dans **Thunder** et sa suite, virtuose de la pétoire dans **Afghanistan, the Last Warbus**, de Frank Valenti, et sa séquelle, redresseur de torts futuriste des **Guerriers du Bronx**, et son tome 2, Mark Gregory affiche dans une dizaine de films une seule et même expression faciale : l'absence. C'est le plus transparent de tous. Contrairement aux jumeaux David et Peter Paul des **Barbarians** de Ruggero Deodato, pourtant de mauvais comédiens, il évite soigneusement la dérision. Un cas grave mais qui tourne...



Lou Ferrigno embroche un adversaire dans HERCULES 2

Rayon ruliards, l'Indonésie se prend d'amour pour un certain Peter O'Brien, curieux mixte entre Stallone et Clint Eastwood. Il a pourtant atteint des sommets de grotesque, en incarnant Rambo dans un inoubliable **Intruder**, et tente depuis de redescendre à des niveaux plus modestes (un flic, dans **The Stabilizer**, et un aventurier cynique, dans **Jungle Heat**). Terminons par les pires de tous : les Sim de la gonflette, les Luis Mariano du biscotto, j'ai nommé Robert Kirk, gros barbu qui interprète un Terminator de prisunic dans **Destroyer**, et, surtout, le fin du fin, la crème, Robert Pentz dans **La Revanche** de Ronald C. Ross. Avec sa gueule incroyable de duplicata d'Arnold raté par un chirurgien esthétique ivre, Brock Genesis (sic !) est un flic à qui des toubibs ont refait le visage. Fallait bien justifier une tronche aussi déjantée. Robert Pentz, dans **La Revanche**, n'oubliez pas !

FRENCH BICEPS

On dira ce qu'on veut, mais en France aussi, au sein d'un cinéma à 90% cérébral ou familial, on a nos héros qui savent se battre autrement qu'à grand coup d'idées, autant dire avec leurs muscles. Certes, ceux d'un Delon ou d'un Belmondo feraient doucement marrer le moins costaud des sosies de Schwarzenegger, mais bon, on fait ici avec les moyens qu'on a. Parce qu'il faut bien l'avouer, les stars françaises du cinéma musclé ne sont pas aidées par la mise en scène. Et dans l'esprit du public, le Stallone de **Rambo** sera toujours plus grand que le Belmondo du **Marginal**. Dans la réalité, Sly rend une bonne tête à Bébel. Tant que ces super-macho-men seront filmés par des Jacques Demy de la même façon que l'épicier du coin par la deuxième équipe de FR3-Lorraine, ce ne sera pas sur les écrans l'apologie *destroy* du muscle tricolore. Le seul, ces dernières années, à s'en être bien sorti, c'est Bernard Giraudeau. **Les Longs Manteaux** et **Rue Barbare**, réalisés tous deux par Gilles Béhat, un mec bien qui prend pas trop la tête, avaient réussi à imposer un acteur physique. Le combat à mains nues qui l'opposait au mastodonte Bernard-Pierre Donnadieu valait son pesant de "**Rocky**".



L'un des rares costauds français Bernard Giraudeau dans RUE BARBARE

LEE, NORRIS ET VAN DAMME : LE MUSCLE MARTIAL



L'incontournable Bruce Lee

Autant américain que chinois, Bruce Lee a parfaitement compris une chose : que la souplesse et l'adresse ne suffisent pas à la popularité des arts martiaux. Il faut un corps, un corps musclé. Pas trop, pas body-buildé, un corps fin qui se raidit pour l'attaque. A travers ses plus grands succès internationaux (**La Fureur du Dragon** ou **Opération Dragon**...), Bruce Lee a fait la démonstration d'une vigueur nouvelle, que des clones serviles dupliqueront jusqu'à saturation. Essayez donc de comptabiliser les Bronson Lee, les Bruce Le, etc... Plus athlétique, et surtout plus suicidaire, Jacky Chan affiche la même musculature. Pas d'excès de gonflette, chez les superstars du biscotto asiatique.

Adversaire poilu de Bruce Lee dans **Le Retour du Dragon** et élève du **Petit Dragon**, Chuck Norris tient à s'imposer comme le philosophe des salles de musculation. Faute de concurrence sérieuse, il y a réussi. Mais le muscle c'est aussi une affaire cérébrale, psychologique; Norris s'étend là-dessus dans des ouvrages qui en disent long. L'idéologie prend vite le dessus. A ce niveau, en avance sur Stallone de 4 ans, il écrit **Le Commando des Tigres Noirs**, la description poussive d'une opération de sauvetage au Vietnam. Quelques années plus tard, **Portés Disparus** et ses suites en seront les remakes toujours plus cocardiers. Du raisonnement carré, reaganien, cinégénique : Karatéka pur et dur au début (**Octagon**, **Force One**, **L'Exécuteur de Hong Kong**, et **Oeil pour Oeil** contre David Carradine...), Chuck Norris oriente progressivement sa solide carcasse vers des produits militants, **Portés Disparus** évidemment, et surtout **Delta Force**, et qui ordonneront aux militaires de tous les pays de terroriser les terroristes. Eastwoodien dans **Sale Temps pour un Flic** (et pour cause, le script était *prévu* à l'origine pour le grand Clint), père s'évanouissant à la vue de son bambin (dans **Héros**), notre homme, qui croit dur comme fer à tous les principes de l'Amérique triomphante, corrigera bientôt des trafiquants de drogue colombiens dans **Delta Force II**, et marchera sur les traces de Jean-Claude Van Damme, sur la route du kickboxing, dans **Top Kick**.

Lui aussi transfuge de la *Cannon*, le belge Jean-Claude Van Damme, après deux rôles de soviet pas recommandable (**Karaté Tiger** et **L'Arme Absolue**), et plusieurs années de galère, impose au box-office ce qui reste le meilleur trait d'union entre les arts martiaux et le muscle : la boxe thaïlandaise. Passé maître dans l'art de décocher un coup



Jean Claude Van Damme taulard après Stallone dans DUSTED du mauvais Deran Sarafian



Chuck Norris s'apprête à dégommer David Carradine dans OEIL POUR OEIL.



Une panthère noire Grace Jones dans CONAN LE DESTRUCTEUR

Sybil Danning musclée jusqu'au bout des seins dans LES 7 GLADIATEURS

de pied dans la gueule, Van Damme, corps harmonieusement sculpté, triomphe ainsi (à la surprise générale) dans **Bloodsport**, dont il va tourner trois ans plus tard le remake (**Kickboxing**). De la science-fiction branche Mad Max (**Cyborg**) au film de prison (**Dusted**), ce comédien (peut-être le plus photogénique de tous les athlètes ciné) accède au statut de star à une vitesse hallucinante... Contrairement à Chuck Norris et Stallone, il ne délivre aucune idéologie particulière. Un peu plus de goût dans le choix de ses metteurs en scène (sorti de Albert Pyun, ce sont des nuls) et ce Van Damme-là sera définitivement établi !

Par contre, l'étoile du gentil Michael Dudikoff connaît une sale passe. Le muscle fin, mais présent révélation d'**American Ninja**, surtout athlétique grâce au talent des monteurs, il s'est perdu dans **River of Death** et dans **Nam**. Mais menace néanmoins de réapparaître bientôt dans **American Ninja 4**, dont il partage la vedette avec le falot David Bradley, son remplaçant sur le précédent épisode de la série. De petits muscles, une petit tête d'italo-américain, David Bradley ne devrait pas faire long feu. Un karatéka musclé ne venant plus seul, le sieur Bradley loge avec un nouveau venu. Keith Vitali, au générique d'**American Kung Fu**. Vitali a montré dans **Blood Brothers** production made in Hong Kong, une adresse assez étourdissante question arts martiaux et un torse de colosse. Producteur d'**American Kung Fu** et grand médiateur en matière de gros bras, Menahem Golan lui offre déjà un deuxième rôle **American Dragons** ! Par contre, la tentative de Kurt Thomas (ex-champion de karaté) dans **Gymkata** de Robert Clouse, s'est soldée par un redoutable [illegible].

Quant à Steven Seagal, ancien agent de la CIA devenu acteur dans **Nico**, il fracassera de nouveaux crânes dans **Seven Year Storm** de Bruce Mamuth. Où, après sept ans de coma, un flic traque des terroristes avec une plantureuse infirmière qui lui aura décrassé les muscles !



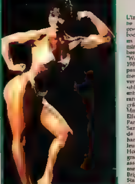
DES FEMMES DE TETE ET DE MUSCLES

L'image de la femme body-buildée que donne **Pumping Iron II**, version féministe du premier, fait frémir. Poussé à l'extrême, ce body-building transforme une australienne en véritable monstre. Aucun signe de féminité, et beaucoup de pathétique, dans ce besoin d'aller décrocher coûte que coûte la "World cup championship", à Las Vegas en 1983. La plupart de ces dames peuvent se passer aisément de soutien-gorge, dans la mesure où leurs seins sont à ce point tirés vers l'intérieur qu'ils en deviennent invisibles. Difficile de trouver la frontière juste entre féminité et body-building. L'une des rares à y être parvenue, et avec une réelle grâce, est Gladys Portugese, actuellement Mme Jean-Claude Van Damme à la ville. Elle fait l'affiche de **Pumping Iron II**.

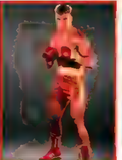
Partenaire d'Arnold dans le premier **Conan**, Sandahl Bergman connaît un fléchissement de carrière rapide. Pas vraiment belle mais harmonieusement bâtie, elle donne le meilleur d'elle-même dans **Retaliator** d'Allan Holzman, un "*Terminator*" féministe. Plus grande encore, et bénéficiant d'un physique assez peu commun qui devrait faire fantasmer quelques hordes de nazis, la suédoise Brigitte Nielsen, groupie devenue épouse de Stallone pour peu de temps, tente sa chance dans **Kalidor**. Potiche dans **Rocky IV**, et dans **Cobra**, elle essaie en vain d'imposer un personnage d'amazone intrépide, et manie l'épée comme une déesse. Son jeu catastrophique pousse le producteur de **Kalidor**, Dino de Laurentiis, à mettre en avant la vedette invitée, Arnold Schwarzenegger. Décidément, on n'y échappe pas. Arnold, toujours, va assister aux débuts de Grace Jones, la panthère noire lâchée dans **Conan le Destructeur**. Une morphologie fine doublée d'une musculature impeccable, et qui ne souffre pas des excès du body-building. Voir Grace Jones, animale à souhait rugissant et roulant des yeux d'ébène, plaquer un Roger Moore vieillissant au sol, dans **Dangereusement Vôtre**.

Walkyrie blonde, Laurene Landon passera pour une catcheuse dans **Deux Filles au Tapis** de Robert Aldrich. Et elle pourra ensuite embrayer sur des emplois de guerrière terrible. **Hundra** et **America 3000**. Frêle par rapport à une Brigitte Nielsen qui pourrait interpréter des androïdes sans recours aux effets spéciaux. Laurene Landon allie merveilleusement la forme et la force. Et de toute manière, impossible de faire plus baraqué que les héroïnes black des seventies, des femmes aussi sculpturales que Pamela Grier décochant des coups de lattes particulièrement meurtriers.

Aujourd'hui, l'érotomane averti se console entre les mamelles de la teutonne Sybill Danning, qui promène sa carcasse dans de nombreux péplums, polars, ou S.F. ratés.



Une des pin-up de PUMPING IRON II



Dolph Lundgren, bionique dans ROCKY IV



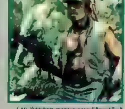
Catcheur dans la vie comme à l'écran Hulk Hogan dans NO HOLDS BARRED

Il existe deux races de gros bras, au ciné. Les sportifs devenus comédiens, et les comédiens devenus sportifs, la branche Arnold et la filière Stallone en quelque sorte. Evidemment, les premiers ne viennent pas des compétitions de pétanque ou de pelote basque. La lutte se classe juste après le body-building, dont les mérites ont été vantés par le film **Pumping Iron**. Des stars du catch, comme **Jesse Ventura** (l'homme à la mitrailleuse lourde de **Predator**), ou Roddy Pipper (le hors-la-loi contestataire de **Invasion Los Angeles**), se recycleront sans peine au cinéma. Le plus célèbre d'entre eux aux States se nomme Hulk Hogan. En bon chrétien, il joue les gentils sur le ring et, désormais à l'écran. Ce colosse blond dégarni, responsable direct de la popularité du catch aux Etats-Unis, se pavane dans **No Holds Barred**, dans lequel il interprète son propre rôle, celui d'un gentil champion défendant son titre contre un trust télé peu regardant sur les moyens. Bourru, le cœur gros comme ça, Hulk Hogan convainc une femme de son immense raffinement en l'invitant dans un restaurant français ! C'est là le comble de la finesse !

Sorti également des salles d'entraînement, le géant suédois Dolph Lundgren remporte en Australie un titre de champion de kickboxing. Bardé de diplômes, Dolph défraye la chronique en expédiant Stallone à l'hôpital pendant le tournage de **Rocky**. Quasiment bionique et dopé jusqu'au dernier neurone, Dolph envahit l'écran sans même bouger les paupières. Dans l'héroïc-fantasy **Les Maîtres de l'Univers**, il tente la comédie, mais interprète son personnage de Musclor d'une manière aussi figée que les poupées dont il est issu. Soviet monolithique dans **Le Scorpion Rouge**, puis justicier mystique dans **Punisher**, Dolph expulse des extraterrestres de notre planète dans **Dark Angel**. Du muscle dur, écrasant pour les faiblards et les décharnés..

LE MUSCLE BLACK

Jim Brown, Jim Kelly et Fred Williamson étaient, il y a bien quinze ans, les chantres du cinéma black américain. Aujourd'hui, c'est au tour de Spike Lee, un bonhomme nettement moins baraqué. A travers une série de polars vigoureux de black kung-fu, le trio avait imposé l'image solide du Noir individualiste que représente encore le détective Shaft. La popularité de Brown, Kelly et Williamson n'est plus ce qu'elle était. De nouvelles stars noires sont maintenant apparues à commencer par Carl Weathers, détenteur du rôle d'Apollo Creed dans la série des **Rocky**. Champion de boxe qui envoie Stallone au tapis, Creed est exterminé par le suédois Dolph Lundgren, dans le dernier épisode de la série. Un tantinet mégalomane, Carl Weathers, qui fait le bras de fer avec Arnold dans **Predator**, s'est offert le rôle de Action Jackson, dans le film homonyme. Superman reconnu comme tel, le dit Jackson est à ce point costaud, dans toutes les disciplines de la justice qu'il se passe complètement de flingue. Les arts martiaux et la boxe priment. C'est aussi la politique de Steve James, coutumier de la série American Ninja. Dès qu'il intervient, Steve James vole la vedette à Michael Dudikoff, nettement plus prudent dans ses scènes d'action. Militant, il tourne aujourd'hui **Riverbend**, où son impressionnante musculature ne gênant jamais une agilité de fauve, met en déroute une bourgade raciste des States.



Carl Weathers menaçant dans PREDATOR

En adversaire de Stallone dans **Rocky III**, Mister T fait figure de Bud Spencer black. A la limite du bedonnant, l'imposant Mister T fréquente désormais le petit écran, dont il est l'une des recrues les plus pittoresques. Rayon boxe, Mohamed Ali et Carlos Monzon (aujourd'hui derrière les barreaux pour avoir tué sa femme) ont bien essayé d'imposer leurs biscottos sur des écrans de cinéma. Pour des clopinettes. Le public préfère de loin le ring bidon de Stallone.

GROS BRAS D'HONNEUR

Charles Bronson faisait figure au début des années 70 de véritable athlète. Depuis, l'âge aidant, il s'est ramolli. Mais ceux qui l'ont vu se balader avec simplement un chiffon sur les reins dans le western **Les Collines de la Terreur** savent que sa carrière n'avait alors rien à envier à celle d'Arnold aujourd'hui. **Le Bagarreur** de Walter Hill le montre encore assez balèze, le corps lisse et la tronche toujours burinée.

Sean Connery, l'ex-James Bond, beaucoup plus physique que Timothy Dalton, a, dans **Zardoz**, bien symbolisé les lendemains de la race humaine, sous la forme avantageuse d'un barbare esclavagiste. D'idiot violent au départ, Connery est ensuite devenu progressivement un sage sous les bons auspices de John Boorman.

Clint Eastwood. Très grand, mince, Clint Eastwood qui a peu quitté le complet veston de **L'Inspecteur Harry**, tombe soudain la veste dans **Doux, Durs et Dingues** et sa séquelle **Ça va Cogner**, avec des combats improvisés un peu partout. L'avant-bras volumineux, mais l'œil toujours d'acier, Clint boxe des Hell's Angels, ainsi que William Smith, un colosse de série B.

François Papillon. Hardeur star du porno body-buildé, blond et... français, et installé en Californie ! Cependant, Papillon ne s'envoie en l'air qu'avec sa femme Kascha, une hawaïenne blonde qui s'est retapé les seins au silicone. Les muscles, bidon, se situent partout. Autre baiseur professionnel de l'écran US : Peter North. Voici venir à nous les Arnold de la sextape.

Kurt Russell. Le bandeau sur l'œil, et le débardeur offrant deux gros bras dans **New York 1997**, Kurt Russell, visage de poupon, remet ça de manière nettement plus parodique, dans **Les Aventures de Jack Burton**. Macho jusqu'à la caricature, Russell y suggère plus qu'il ne montre. Ah, quand le tee-shirt fait tout !

Patrick Swayze. On savait depuis longtemps qu'il n'était pas une petite nature. Depuis **L'Aube Rouge**, ou **Dirty Dancing**. Mais, dans **Roadhouse**, il s'est surpassé. Adepte des arts martiaux et de la culture physique, il nettoie une ville de sa racaille. Le shérif d'antan, en videur de boîte de nuit.

John Travolta. Normalement maigrichon, John Travolta s'adonne frénétiquement aux chorégraphies musclées et ruisselantes dans **Staying Alive**, la suite oubliée de **La Fièvre du Samedi Soir**, que dirige Sylvester Stallone. Tout s'explique.

Bruce Willis. Normalement constitué, le héros de la série glamour *Clair de Lune* se charpente le corps à force de pompes entre les prises, pour donner au flic de **Piège de Cristal** tout le volume nécessaire, face à un staff de terroristes européens.

Burt Reynolds. Au début des seventies, il fit grand bruit, en posant intégralement à poil dans *Playgirl*. Dans ses films, il s'est limité au haut des **Délivrance**. Puis désireux de donner une image de lui qui ne soit pas uniquement celle d'un baraqué un peu bêta, Burt Reynolds met ses gros bras au service de la dérision. Et, en fin de carrière il retourne d'où il vient : la télé !

Dossier réalisé par
CYRILLE GIRAUD

Arnold Schwarzenegger dans PREDATOR



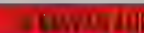
BLACK RAIN

A la fois un chef-d'œuvre et un gros navet. Chef-d'œuvre de virtuosité, d'esthétique art déco tirée vers le bas par une histoire mille fois racontée, *Black Rain* milite pour le rapprochement Asie-Amérique. Il rime aussi avec *Blade Runner*, dont il est le remake plastique...



Ridley Scott et Michael Douglas sur le tournage

Un tout peut-il être à la fois sublime et nul ? Affirmatif. Exemple type : **Black Rain**, le dernier Ridley Scott. Sublime, car beau à éjecter les yeux des orbites, et nul, car racontant une histoire dépourvue de la moindre parcelle d'intérêt. Une histoire prétexte à toutes les folies esthétiques et à un scénario piteux, digne d'une série TV. En comparaison, **Traquée**, le précédent Ridley Scott, présentait des trésors d'imagination. Ridley Scott ne serait-il pas rongé par le mal qui dévore déjà son frangin Tony, uniquement soucieux de clinquant et de clip ? Pas encore, mais il n'en est pas bien loin.

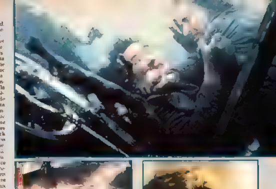


Bouffi, le regard terne, mal rasé, mal coiffé, Michael Douglas joue un de ces flics américains qui encombrent les synopsis de séries B, ou de feuilletons au rabais. Nick Conklin est un divorcé, une tête brûlée régulièrement sacquée par ses supérieurs. "**Black Rain** m'offrait l'occasion de participer à un formidable film d'action. Et je me suis passionné pour le personnage de Nick Conklin, ce flic amoureux du danger, dont la vie est une succession de défis et d'actes de bravoure impulsifs", jure, une main sur la Sainte Bible, le père Douglas. Mais ces propos ne justifient rien, du vide. Tous les acteurs américains fréquentent des films d'action du tonnerre de Dieu et tous les flics vibrent quand ils rentrent dans la ligne de mire d'un tueur. Raisonnement un peu bêta, d'honnêteté candide ? Le cinéaste supérieurement doué de **Alien** et **Blade Runner** en rajoute encore. "Nick appartient depuis des années à la Brigade des Homicides de New York. Il a perdu progressivement ses illusions et, s'estimant trahi par le système, se croit tout permis. Les circonstances vont l'amener à travailler avec un policier japonais, fidèle aux codes de sa profession, et qui l'aidera à retrouver le sens de l'honneur." Et voilà le résultat : un duo de flics de plus, et pas très différent de ceux de **Double Détente**, de **Futur Immédiat**, et d'une douzaine d'autres. Et c'est par les bonnes dispositions d'un scénariste-producteur (Craig Bolotin, un ancien de *Deux Flics à Miami* justement) que Nick Conklin rencontre le japonais Masahiro. Le premier, à demi corrompu, fonce dans le tas en

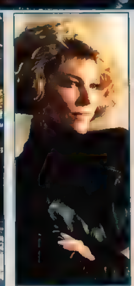
suivant son instinct seulement, le second, austère et méthodique, obéit scrupuleusement à ses supérieurs. Devinez la suite : Nick et Masa finiront par se lier d'amitié et mettront derrière les verroux l'odieux yakusa, faux-monnayeur et tueur de flics. Emballer, c'est pesé. Pourtant le cinéma américain avait déjà palpé à l'imagerie nippone. **Yakuza**, de Sidney Pollack avec justement Ken Takakura (l'interprète de Masahiro). **A Armes Egales** de John Frankenheimer ou Scott Glenn apprenait la philosophie des arts martiaux, et dernièrement le lamentable **Collision Course** de Lewis Teague dans lequel Pat Morita coursait les espions industriels à Los Angeles. **Black Rain** n'apporte donc rien de neuf. La confrontation des civilisations se limite à quelques considérations vachardes sur la compétition technologique. "**Black Rain** montre comment l'incompréhension peut engendrer la peur et même la haine. Les relations entre Nick et Matsumoto illustrent bien la méfiance qui sépare si souvent les peuples de pays différents", lance la productrice Sherry Lansing. Autant revoir **Le Pont de la Rivière Kwaï**, qui en dit plus sur l'honneur et le fossé qui sépare Américains et Japonais. Au milieu des lieux communs, des conventions, une scène surnage, superbe d'émotion, vibrante, lorsque le vieux yakuza se souvient de la pluie noire qui tombait après le déluge atomique. Cette même apocalypse qui détruisit des millénaires de tradition et engendra des monstres sans honneur, américanisés.

[illegible]

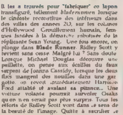
Blade Runner, Los Angeles 2020, une mégalopole tentaculaire, polluée et tellement... japonaise. Que Ridley Scott soit parti pour Hong-Kong tourner certaines séquences montre à quel point le cinéaste est fasciné par les cités asiatiques, leur aspect de fin du monde, futuriste, leur côté fourmillière. Quand Scott survole Osaka, c'est évidemment l'image du Los Angeles de **Blade Runner** qui vient immédiatement à l'esprit. Les images des deux films sont interchangeables. Pour Ridley Scott, Osaka aujourd'hui est Los Angeles demain. Même micro-climat, même gigantisme deshumanisant, même overdose d'enseignes publicitaires géantes, mêmes petites rues encombrées... Et un parfum putride d'apocalypse. Un mutisme permanent. "J'ai voulu montrer le Japon tel que le monde actuel se le représente, c'est-à-dire comme un pays moderne, extrêmement avancé, mais bien différent de celui que le touriste a l'occasion d'observer". C'est simple. **Black Rain** (mêmes initiales que **Blade Runner**, marrant!) fait un saut de 200 ans dans le futur. Un futur encore pétri de vieux codes, d'éléments appartenant au Moyen Age. Visiblement hypnotisé par la ville qu'il décrit, Ridley Scott rend beau tout ce qui rentre dans son cinémascope : des camions, des bus, des voitures, une forge cyclopéenne. **Black Rain** sent bon le **Brazil** avec son gigantesque commissariat incroyablement peuplé, ses centaines de cyclistes rigoureusement identiques. Débarrassé de son talon d'Achille (un scénario idiot à usage des télévores), **Black Rain** donne le vertige. Cette collision présent futur/passé ancestral ne correspond pas vraiment à la réalité nippone mais colle tellement aux fantasmes occidentaux vis-à-vis de l'Empire du Soleil Levant, que l'on y adhère aussitôt. "La plupart des villes possèdent une architecture moderne, fonctionnelle et anonyme. Le béton et le plexi y règnent comme dans toutes les grandes métropoles internationales. Le chef décorateur Norris Spencer et moi-même avons dû faire de longues recherches pour trouver des lieux originaux".







Kate Capshaw



Il les a trouvés pour "fabriquer" ce Japon transfiguré, tellement *bladerunnien* lorsque le cinéaste reconstitue des intérieurs dans des villes des années 20, sur les collines d'Hollywood. Grouillement humain, femmes fardées à la démarche robotisée de la réplicante Sean Young... Une fois encore, on plonge dans **Blade Runner**. Ridley Scott y revient sans cesse. Malgré lui ? Sans doute. Lorsque Michael Douglas découvre une paillette, on pense aux écailles du faux serpent de Joanna Cassidy, lorsque les deux flics mangent des nouilles dans une gargotte, on revoit immédiatement Harrison Ford attablé et avalant sa pitance... Une voiture volante pourrait survoler Osaka qu'on n'en serait pas plus surpris. Tous les efforts de Ridley Scott vont dans le sens de la beauté de l'image. Quitte à sacrifier le scénario, à le laisser à des yes men sans envergure. D'un côté, la jubilation bat son plein et les yeux s'écarquillent, mais de l'autre, l'intellect se ramollit, l'intelligence vacille. Foutu paradoxe. On en veut terriblement alors à Ridley Scott. Et on l'admire aussi.

Marc TOULLEC

[illegible] Jan De Bont. Mus : Hans Zimmer [illegible] Andy Garcia, Kate Capshaw [illegible] John Spencer, Shigeru [illegible]

L'OUTRAGE

(CASUALTIES OF WAR)

Le Vietnam une fois encore. Mais un Vietnam revisité, intimiste presque, et vu par le petit bout de la lorgnette. Quelques soldats enlèvent une jeune vietnamienne, la violent, puis la tuent. L'un deux s'y oppose et traîne ses copains devant un tribunal militaire. Simple ? Non. *L'Outrage* prend la tête, et pose des questions essentielles. Sommes-nous tous des barbares en puissance ? De Palma répond. Agressivement, c'est le moins qu'on puisse dire...



Impact : *Après le Vietnam, vous allez vous attaquer au monde de la drogue...*

Brian de Palma : La drogue est le produit idéal du capitalisme. La cocaïne n'est qu'un peu de poussière en Colombie mais vaut de l'or dans les rues de New York. On ne peut trouver de meilleur produit. Et c'est là que se trouve le problème; la société capitaliste américaine ne pourrait rêver meilleur produit. Le fait que la poudre tue des centaines de milliers de gens n'inquiète personne. Depuis quand les USA se soucient-ils de la morale ? On ne peut pas légaliser cette substance comme l'alcool du temps de la Prohibition. Comment peut-on stopper actuellement le flot d'argent liquide venu de la drogue et qui circule dans le monde ?

I. *Alors les Américains ont laissé faire ?*

B.P.: Exact. Il y a trop d'argent en jeu. Et qui peut vous empêcher d'acheter de la drogue ? Il faudrait une surveillance colossale. C'est un problème très sérieux, sans aucune solution en vue.

I. *Vous allez tourner ce film en Colombie ? Roland Joffé y a bien réalisé Mission !*

B.P. C'est possible, mais c'est aussi un terrain très dangereux. Je préférerais aller ailleurs, au Vénézuela par exemple...

I. *Ce danger permanent que vous côtoyez nous incite à revenir à présent à votre toute dernière réalisation. Qu'est donc devenu le vrai Erikson, c'est-à-dire l'homme qui a inspiré L'Outrage ?*

B.P.: Il est resté totalement anonyme et vit quelque part dans le Middle West. Cela ne l'intéressait pas de participer au tournage.. Je ne l'ai même pas rencontré.

I. *Au-delà du fait divers, qu'y a-t-il exactement dans L'Outrage ? Un message sur des hommes se prenant pour des surhommes, et voire même pour des dieux ?*

B.P. Je ne crois pas qu'il faille faire intervenir Dieu, ou toute autre philosophie. Ce sont des gosses sans expérience, plongés dans une guerre qu'ils ne s'expliquent pas. Par conséquent, ils font des choses qu'ils ne feraient pas en temps normal. L'un d'entre eux, celui qui vient juste d'arriver et qui n'a pas eu le temps de comprendre ce qui se passait, essaiera de s'interposer. "Eh attendez, que sommes-nous donc en train de commettre ? Ce n'est pas juste", dit-il.

I. *Donc, en cas de guerre, n'importe qui peut devenir le pire des salauds ?*

B.P.: Oui. Et c'est toujours ce qui se passe. Etre capable, dans une guerre, de se comporter honorablement, héroïquement ou (et) dégueulassement, that is the question.

I.: *L'intrigue de L'Outrage aurait donc très bien pu se dérouler durant d'autres conflits ?*

B.P.: Oui. Mais cette guerre, le Vietnam, est la seule que je connaisse.

I. *Vous ne craignez pas que le nombre de films sur le Vietnam limite la portée d'un nouveau venu, vous par conséquent ?*

B.P. Le Vietnam fait partie de notre histoire. On essaie de la reconstituer au cinéma. C'est notre guerre. J'ai grandi avec elle. Elle a affecté toute ma vie. Je ne vois pas pourquoi on cesserait de filmer le Vietnam.

I. *Pensez-vous que le cinéma tente de faire du Vietnam une guerre mythique ?*

B.P. Pas ce film, en tout cas. Mais Apocalypse Now, oui. Je me suis plus rapproché de la réalité que du mythe. Je me sers uniquement du matériel d'origine, la jungle, la peur, les escarmouches...

I. *Le Vietnam vu par Hollywood a évolué. On n'essaie plus de justifier l'intervention américaine comme au temps de John Wayne et des Bérets Verts...*

B.P.: J'ai toujours pensé que les Américains n'avaient pas à se rendre au Vietnam.. Je comprends les raisons ayant poussé le gouvernement américain à le faire, mais je ne suis pas et n'ai jamais été d'accord avec une telle action. Les Américains ont remplacé les Français, sur leur appel. Alors qu'ils servaient, au départ, de conseillers militaires.





L. *Sean Penn est-il réellement un comédien violent ?*

B.P. Penn est un acteur qui n'apprécie que les personnages forts. Lui-même a du caractère et aime donc se couler dans la peau de personnages qui lui ressemblent. Il se maintient sans cesse en bonne forme. Il se transforme rapidement, et devient son personnage, en dehors comme durant le tournage. Il restait sergent entre les scènes. Il possède un grand registre, et vous montre à chaque fois qu'il peut aborder n'importe quelle séquence avec diversité.

L. *Michael J. Fox, quant à lui, sort complètement de son registre habituel*

B.P. Il a immédiatement accepté ma proposition. Il veut casser son image : celle d'un acteur comique "pur public familial" qu'il a imposée jusqu'ici. Contrairement à ce que vous pouvez penser, sa petite taille ne nous a jamais posé problème. Les jeunes de la compagnie ont tous des tailles différentes. Je sais que, dans une série de plans, on remarque bien que Michael J. Fox est plus petit. Mais cela n'a rien de physique; j'ai simplement voulu rendre la scène plus intense.

L. *Vous considérez votre film comme étant objectif, ni pro, ni anti-américain ?*

B.P. Ce viol, puis ce meurtre, sont des choses très tristes. Je n'ai pas cherché à excuser l'acte de ces garçons. Ce qui m'a surtout intéressé est l'évolution psychologique des éléments de ce mini escadron. C'est-à-dire, comment peut-on en arriver là ? L'Outrage n'est ni objectif, ni pro-USA, ni anti-USA.

L. *A aucun moment, Michael J. Fox ne se pose la question de savoir s'il est juste ou non de dénoncer un homme, en l'occurrence son sergent, qui lui a sauvé la vie.*

B.P. Je crois que pour lui le crime que son escadron a commis est si horrible que le fait que Sean Penn ait pu préalablement lui sauver la vie passe pour un événement mineur

L. *Le plan d'ouverture brouille volontairement toutes nos notions d'environnement : nous nous croyons dans le métro, et nous sommes en fait dans un bus !*

B.P. Vous parlez du plan fixe au moment où le bus pénètre dans le tunnel. C'est l'impression d'un monde à part, décalé. Vous ne savez pas trop où vous êtes. C'est sombre, jusqu'au moment où jaillit la lumière.

L. *Vous penchez assez souvent votre caméra, ce qui donne des plans tordus.*

B.P. Les seuls plans qui correspondent à cela sont les plongées et les contre-plongées du Vietcong sortant du tunnel.

L. *Non, non, pas ceux-là !*

B.P. Il n'y en a pas d'autres. Si encore vous me donniez des exemples précis de ce que vous avancez (*Brian de Palma s'énerve*), je pourrais vous répondre. Je connais ce film plan par plan !

L. *Une scène nous a un peu choqués. Dans un tunnel, certains Vietnamiens marchent et celui qui s'avance vers Michael J. Fox, avec un couteau entre les dents, rampe... Est-ce pour faire durer le suspense ?*

B.P. Non. J'ai demandé à un conseiller technique quels seraient les mouvements d'un Vietcong dans un tunnel avec un couteau. Et il m'a répondu qu'il devait ramper, avec le poignard entre les mâchoires

L. *Et pourquoi ses comparses se tiennent-ils tous debout ?*

B.P. Ecoutez, je me suis tourné vers un colonel qui s'était trouvé au Vietnam et qui, lui, m'a tout expliqué. Voilà. (*Et De Palma arrête net ses explications !*).

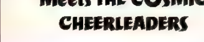
L. *Pourquoi avoir donné un faux verdict cinématographique qui nous contente, puis le vrai verdict qui, lui, nous consterne ?*

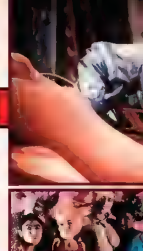
B.P. J'ai tenu, dans L'Outrage, à alléger la culpabilité de Fox, et donc à accentuer les vrais crimes de ses camarades. Je me situe de son côté. Le fait est que son capitaine l'avait prévenu en lui disant que, de toute manière, le sergent et les autres ne seraient condamnés que très légèrement. Et dans la réalité, ils ont été effectivement acquittés.

Propos recueillis par
Alain CHARLOT

Casualties of War. USA. 1989. Réal. Brian de Palma. Scén. David Rabe d'après le livre de Daniel Lang. Dir. phot. Stephen H. Burum. Mus. Ennio Morricone. Prod. Art Linson; Columbia Pictures. Int. Michael J. Fox, Sean Penn, Don Harvey, John C. Reilly, John Leguizamo, Thuy Thu Le, Eric King. Dur. 2H 05. Dist. Columbia/Tri-Star. Sortie prévue le 10 janvier 1989.







Flesh Gordon revient. Et il est très content de reprendre du service pour la sauvegarde de la libido du monde. Après avoir évité à l'univers de sombrer dans l'orgie permanente, il redresse le taux de virilité en baisse dramatique. 1974-1989, d'un budget de super 8 à celui d'une modeste série B, *Flesh Gordon* installe sa légende.

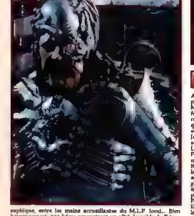
Cela se passait en 1974. Pour un budget record effleurant les 25 000 dollars, quelques joyeux drilles décident de pirater le personnage créé par Alex Raymond, Flash Gordon. Le résultat de ce détournement se nomme **Flesh Gordon**, traduisez *"Chair Gordon"*, un titre très révélateur de l'esprit pas vraiment chaste mais plutôt truculent d'une minuscule production, aujourd'hui intégrée à la filmographie des films cultes.
Le principal responsable du forfait se nomme Howard Ziehm. Un cas. Lui et un pote décident un beau matin de se lancer dans sa réalisation. Ils regroupent la somme astronomique de 80 dollars, mais reconnaissent volontiers ne rien connaître à la technique. D'abord portés sur un sujet type à la Roger Corman, les gangs de motocyclistes, Howard Ziehm et Michael Benveniste, en désespoir de cause, vont parer au plus urgent, ils trouvent d'abord des liquidités en travaillant dans la distillerie. Quelques milliers de dollars en poche les duettistes tournent ensuite des petits films sexy, dont le style assez rigolard leur vaut un certain succès, dans le circuit restreint des salles spécialisées. Ce sont surtout **Hollywood Blue**, **Harlot** et **Mona** (décrit comme le premier film de cul avec scénario). Du jour au lendemain, Michael Benveniste imagine le pendant sexué et gaffeur de Flash Gordon.

LA GALAXIE EN CHALEUR

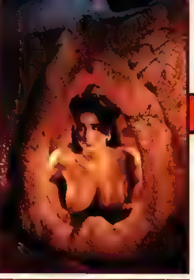
Le scénario de **Flesh Gordon** reprend assez fidèlement l'argument de la bande dessinée d'Alex Raymond ainsi que des délirants *serials* avec Buster Crabbe, veillant bien sûr à tout rabaisser au-dessous de la ceinture. La Terre est donc censée subir les conséquences d'un puissant rayon sexuel, et les gouvernements regrettent cette surdose... d'orgies. Passager d'un avion, le beau Gordon est, lui, atteint par les radiations aphrodisiaques, qu'il s'empresse d'honorer en compagnie de Dale Ardor (Ardeur, ardeur !...). Flesh Gordon et Dale se retrouvent dans le laboratoire du Professeur E. Jackull, savant mondialement réputé, et qui vient de situer la source du rayon sexuel, dans le cosmos. A bord de la phallofusée le couple visite la déconosphère et arrive enfin sur la planète Porno. Et là commence la grande aventure. Tout d'abord, **Flesh Gordon** terrasse les Pinosaures. Il devra encore affronter les Hermaphrodites sauvages, des robots violeurs, dont les membres (virils) sont des vrilles douloureuses, puis un homme-cafard... Ses principaux adversaires seront l'Empereur Wang (que ses serviteurs honorent par ces paroles divines : "Votre Trouduc") et sa fille Amora, gouine gardienne des Tétons de la Puissance... Parallèlement, Dale Ardor connaît un passage







saphique, entre les mains accueillantes du M.L.F. local... Bien heureusement, nos héros rencontrent un allié de poids, le Prince Précieux, réplique parfaite de Robin des Bois et dont le rôle est tenu par Timothy Dalton dans la version sérieuse de Dino De Laurentiis. Les amateurs de bandes dessinées trouvèrent dans ce premier **Flesh Gordon** la première véritable parodie porno d'un héros de papier. Depuis, le dessinateur Frank Margerin dans son album *"Tranches de brie"* s'est également plu à pilonner gentiment Flesh Gordon avec le segment *"Guy Leclerc* (pied de nez au *Guy L'Eclair* des années 50, la première traduction de *Flash ...) dans la conquête de Pluton"*. Fidèle à l'esprit *"Flesh Gordon"*, Margerin y montre son héros violé par quatre molosses ! Bricolé plus que filmé par des potaches friands de sexe grivois et paillards, Flesh Gordon se clôture même par une parodie de **King Kong**... Mais cette fois-ci, la réplique du gorille géant, l'Idole Colossale de Toutes les Perversions, déshabille complètement sa prisonnière. Fauché mais ne se refusant pas le grand spectacle, le film de Howard Ziehm & Michael Benveniste croule également sous les effets spéciaux, des monstres animés "à la Ray Harryhausen" aux robots en fer blanc copies conformes de ceux de tous les *serials* des années 40 ! Notons qu'interdit aux moins de 18 ans en France, Flesh Gordon fut même classé X aux Etats-Unis; le sexe y étant tout de même très explicite.



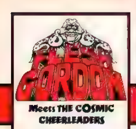
QUINZE ANS APRÈS

Après quelques tentatives vaines de monter un **Flesh Gordon II**, le projet parvient à se monter en 1988 avec un nouveau producteur, Maurice Smith, et avec toujours Howard Ziehm aux commandes. Cette fois-ci, le monde est secoué par un nouveau fléau, pire encore que le rayon sexuel d'il y a 15 ans: l'impuissance galactique, plus dévastateur qu'une bombe H, et plus craint que le métro new-yorkais. Flesh Gordon et sa fiancée Dale Ardor retrouvent leur vieil ami, le Professeur E. Jackull (en anglais Flexi Jerkoff) qui les expédie dans l'espace, sur une soucoupe volante en forme de doudoune.

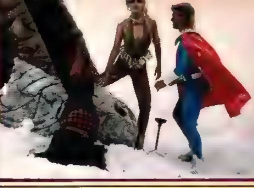
La Terre à peine quittée, ils traversent un champ de cultéroïdes actifs. Plus tard, sur une étrange planète, le duo de choc va rencontrer les majorettes cosmiques, lesquelles sont emmenées par la plantureuse Robunda Hooters. Les majorettes cosmiques ont un but bien précis dans la vie : réhabiliter l'érection dans l'univers tout entier. Tandis que Dale est happée par une mystérieuse verge de glace, Flesh et les majorettes gagnent les monts Mammaires, où le terrien, les fesses serrées, lutte à mort contre le Pénétrateur Massif, un robot pédé ! Chemin faisant, les péripéties succèdent aux péripéties. Se bousculent au portillon les Putes Frigides, Maître Bator et son poulpe Souffleur de Chattes, des nabots libidineux... Enfin l'Araignée Dominatrice, mi-insecte mi-femme, et contre laquelle Flesh Gordon doit livrer un dernier combat. Pour que la virilité de l'Univers soit désormais préservée...

Flesh Gordon Meets the Cosmic Cheerleaders bénéficie aujourd'hui d'un budget de 1 million de dollars, soit à peu près 50 fois celui du premier. La pornographie cède la place à un érotisme truculent, et présent sous les formes les plus diverses (qui vont des moyens de locomotion à la morphologie évocatrice), surtout celles de Morgan Fox, la reine des Majorettes, 18 ans. "Flesh Gordon est mon tout premier film, et j'en ai entendu parler par accident. Je n'étais pas sûre au départ de pouvoir interpréter une femme aussi dure que Robunda. D'un autre côté, je ne voulais pas jouer l'une des majorettes... J'ai finalement dit OK aux producteurs pour le personnage de Robunda et ils ont été jusqu'à se plier en quatre, pour m'apprendre tout ce qu'il fallait faire en face d'une caméra. Évidemment, tout le monde va penser que j'ai tourné là un film porno ! Mais mes parents, avec qui je vis, m'ont soutenu à cent pour cent, jusqu'à lire le scénario avec moi". Morgan Fox (l'ex-Miss Monde du Canada) envisage de se consacrer aux sciences animalières avant de découvrir les joies de la comédie sur les planches de son université. Elle mène aujourd'hui une carrière de top-model à travers le monde. Morgan Fox compte parmi les attraits d'un film qui n'en manque pas, bande dessinée sexuée qui devrait combler ceux et celles que Batman a terrassés d'ennui...

Marc TOULLEC







Entretien avec HOWARD ZIEHM

Howard Ziehm n'est pas un metteur en scène comme les autres. Venu du porno hard, il décide en cours de tournage d'adoucir les scènes de sexe du premier *Flesh Gordon* et d'en faire plus une parodie qu'un film de cul. Après avoir oeuvré quelques années dans les K7 d'expression orale, il remet le paquet, bien décidé à éviter les erreurs du premier tome des déboires de son gaffeur de héros...

Impact : ***Flesh Gordon, premier du nom, était, à l'origine, un gentil petit porno. Et le voilà devenu film culte !***

Howard Ziehm Nous avons démarré **Flesh Gordon** en 1972. Ce n'était alors qu'un film porno de 25 000 dollars. Puis en cours de route, nous avons abandonné l'aspect porno pour nous concentrer sur la parodie des films de science-fiction. Tout est un peu arrivé par accident. Nous avions au générique des gens comme Dennis Muren, qui allait ensuite travailler sur les effets spéciaux de **La Guerre des Etoiles**. Il débutait presque dans **Flesh Gordon** ! A l'époque, nous n'avions aucune idée de ce que nous faisions précisément. Le second **Flesh Gordon** a bénéficié d'un très bon script, qui se moque des problèmes sociaux, entre autres. Cette fois-ci, nous savions où nous allions.

I. *Et l'idée du film est de vous ?*

H.Z. Non, de Billy Hunt, l'homme qui joue l'Empereur Wang. Il travaillait alors comme comédien dans le Tennessee. Je n'ai pas trop aimé son script de base, mais j'ai tout de même repris l'idée. Billy Hunt participe également à **Flesh Gordon Meets the Cosmic Cheerleaders**.

I. *On croit savoir que le tournage du premier Flesh Gordon s'est déroulé dans des conditions particulièrement dures*

H.Z. Surtout le montage ! A l'origine, cela devait être mon associé Michael Benveniste qui le prendrait en charge. Il a abrégé assez sèchement la première réunion prévue à cet effet, en disant simplement qu'on aurait tout juste assez de matière pour une première projection. On avait parlé à tout le monde de ce film, et on avait misé de gros espoirs sur lui. Dans ce premier montage, une grande partie des effets spéciaux d'animation image par image n'apparaissait pas. Ce fut une très grande déception. Jamais je n'oublierai cette soirée-là. J'en avais presque des sueurs froides, et je ne savais plus quoi dire aux gens de l'équipe. Le lendemain matin, je me suis débarrassé de Mike Benveniste, malheureusement pour lui. Et, après l'avoir viré, je suis sorti de mon bureau en prenant conscience que le projet sombrait. Le monde entier s'écroulait autour de moi. A ce stade-là, un autre gars, Abbas Amin, a repris complètement le boulot, dans le but de le parachever. Tout était incorrectement monté. De plus, chaque scène était coupée en petits morceaux... Cela faisait des tas de bobines qui furent très difficiles à retrouver. Ce second montage se révéla beaucoup plus complexe que prévu ! Au fur et à mesure qu'Abbas montait le film, toutes les faiblesses du scénario commençaient à apparaître. On a même été obligé de tourner de nouveaux plans, certains effets spéciaux, et quelques transitions, pour adoucir les choses autant que possible !



I. *Les effets spéciaux aussi furent, paraît-il, une source de problèmes ?*

H.Z. Mike Benveniste avait un bon copain, Mike Hyatt, un fou de cinéma. Ce dernier désirait vraiment travailler sur le projet et avait sculpté un monstre à cet effet, celui que l'on voit d'ailleurs à la fin du film. Grâce à lui, nous avons pu réunir toute l'équipe des effets spéciaux, notamment Bill Hedge qui s'est occupé, lui,



de l'homme-cafard

Mike Hyatt avait bien commencé tout le travail nécessaire à l'animation de sa créature, mais il rencontrait d'énormes difficultés. On l'avait pourtant installé avec tout l'équipement nécessaire. Un jour il est arrivé avec une espèce de court métrage, un film-test, qui nous a paru absolument horrible. Quelques jours plus tard, nous avons demandé à Mike s'il avait tourné les plans dont nous avions besoin. Il nous a répondu que non, argumentant qu'il y avait un fantôme dans son atelier. Et ce fantôme lui aurait chamboulé tout le travail. Tout le monde s'est esclaffé. Mais voilà qu'il est revenu le lendemain avec la même histoire, et encore le jour suivant. Il nous a finalement demandé de venir dans son studio pour vérifier. Evidemment, nous n'avons rien vu. En fin de compte, nous sommes arrivés à la conclusion que Mike n'était probablement pas en train de réaliser son boulot sur le monstre. Mais il avait complètement adopté celui-ci, le trimbalant partout à travers la ville, et faisant même des démonstrations dans des restaurants ! Nous avons imaginé une petite ruse pour nous débarrasser de lui. Nous lui avons dit que son chèque se trouverait au bureau à telle heure. Et pendant ce temps, nous avons envoyé un camion chez lui pour prendre tout le matériel et le monstre. Nous avons été obligés de lui réserver ce sort peu enviable. Il nous fallait choisir entre toutes ses lubies, ou la production entière !

L. Pourquoi avoir attendu quinze ans avant de tourner une suite à Flesh Gordon ?

H.Z. Je me suis crevé physiquement à la tâche. Je me suis ensuite sorti de trois ans de procès et de tracasseries de toutes sortes, en me disant que jamais je ne remettrai ça. Puis j'ai changé d'avis, en voyant que **Flesh Gordon** marchait très bien. J'étais toujours fauché, mais heureux. Progressivement, nous avons réuni un budget beaucoup plus important. Le plus dur a été de trouver un investisseur qui ait de l'argent mais qui apprécie également le concept du film. Et c'est ainsi que nous avons déniché deux oiseaux rares, il y a un an et demi.

L. Les effets spéciaux de ce Flesh Gordon sont-ils aussi nombreux que sur le premier ?

H.Z. : Il y en a autant, mais de meilleure qualité. Nous avons maintenant deux monstres animés, dont l'un se nomme Dick Head (Tête-de-Nœud), et qui fait référence à Richard Nixon. Nous avons conçu des maquettes de vaisseaux spatiaux, une pieuvre, en grandeur réelle, bouffeuse de sexes féminins... Nous avons travaillé avec une équipe de Detroit, déjà responsable des effets spéciaux d'**Evil Dead II**. Ils sont extrêmement compétents et imaginatifs. En s'adressant à eux plutôt qu'à une grosse compagnie hollywoodienne, on a économisé de l'argent

L. Et le succès du premier Flesh Gordon a été une surprise pour vous ?

H.Z. : Jamais je n'aurais pensé qu'il puisse obtenir un succès aussi important. Maintenant, c'est un film culte ! Quand vous êtes au beau milieu d'un tournage, vous êtes à la fois écœuré, excité, impatient, fatigué... Tout se bouscule. Mais, voir **Flesh Gordon** fini a été un choc...

L. Entre les deux films, vous ne vous êtes tout de même pas seulement remis des procès et de la fatigue ?

H.Z. J'ai d'abord collaboré à **La Colline A des Yeux**, à **Mata Hari** avec Sylvia Kristel. Puis en 1979, j'ai tourné quelques films pornographiques. J'ai arrêté pour me consacrer à la production de K7 audio destinées à améliorer le vocabulaire des gens... Et ce n'est qu'après que **Flesh Gordon** est arrivé.

L. Le concept de ces deux films est-il identique ?

H.Z. Ici on ne se moque plus autant du héros, Flesh Gordon. Nous sommes partis sur de nouvelles directions. Le personnage principal ne nous intéresse que moyennement... Le premier film faisait trop systématiquement référence à la bande dessinée. Nous avons abandonné cet angle.

L. Au générique, on remarque une superbe jeune femme, Morgan Fox...

H.Z. C'est son premier film. Présentée par le Canada pour le concours de Miss Monde, elle était un peu nerveuse au début, puis ça a été de mieux en mieux. Elle avait seulement 18 ans. Nous avons également eu beaucoup de chance avec Vince Murdocco, l'acteur principal. Sa petite amie est venue auditionner aussi, pour le rôle de Dale Ardor, la compagne de Flesh Gordon. Elle nous a alors déclaré que son copain serait parfait pour incarner Flesh Gordon. Mais le pire, c'est que c'était vrai. Et en plus, Vince Murdocco est champion de kickboxing. Il n'a que 22 ans mais fait très mûr pour son âge !

L : Une parodie de Batman ne vous aurait pas tenté ?

H.Z. : J'aurais aimé réalisé **Batman** ! J'en aurais sûrement fait un autre film. Meilleur, je ne sais pas. J'ai aimé celui de Tim Burton. Je ne sais pas si l'idée même d'une parodie de **Batman** puisse tenir debout...

Propos recueillis par
Marc TOULLEC

AVORIAZ 90



Dix-huitième du nom, le Festival d'Avoriaz se déroule en 1990 du 13 au 21 janvier à... Avoriaz, contre toute attente. Présidé par Alain Delon, il propose comme à son habitude une bonne vingtaine de titres. Le virage amorcé depuis deux ans tient encore le coup. Des grosses machines US, des petits films d'auteurs européens, des séries B bien gore, de nouveaux talents... Une vitrine conforme finalement à toutes les espérances. Avoriaz bouffe à tous les râteliers du fantastique, et c'est très bien ainsi.

SIMETIERRE



Simetierre sera certainement l'un des événements d'Avoriaz. Ecrit par Stephen King d'après son propre roman, cette production d'un grand studio réputé pudibond à tous les niveaux surprend d'abord par ses excès et le caractère jusqu'au boutiste du scénario. Un couple vient s'installer dans une région reculée du Maine, une région encore pétrie de superstitions. Notamment celle des Indiens Mic Mac adorateurs d'une terre sacrée ayant la propriété de redonner la vie aux morts. Mais quand ils reviennent, les morts ne répondent plus qu'à une seule logique : tuer, tuer et tuer encore, y compris les personnes les plus proches. On commence par un chat gris, puis c'est au tour d'un petit garçon, écrasé par un semi-remorque... La cellule familiale de l'Amérique en prend un sale coup. Le petit garçon fait joujou avec un scalpel en poussant des "ho, ho" déconcertant d'innocence. L'image que donne Mary Lambert (présente à Avoriaz voici deux ans avec Siesta) de la mort glace le sang. Plus inquiétant que beaucoup de films de morts vivants battant la campagne, son Simetierre parsème le fantastique d'éléments quotidiens, qui en décuplent la portée. Et, emportés par des espérances folles, les personnages s'embourberont dans une horreur dont ils ne pourront jamais sortir.



SIMETIERRE

SHOCKER

Wes Craven concurrence l'enfant qui lui a été enlevé, le petit Freddy. Voir page 34-35.

LEVIATHAN

Bizarre que le prestigieux Festival d'Avoriaz enrôle dans sa sélection un nanar honteux, sous couvert de grosse production, de bonne technique de George Pan Cosmatos, et de Peter Weller. Pour faire Leviathan, il suffisait d'avoir visionné un certain nombre de fois Alien et d'être en possession d'un bon paquet de feuilles de papier carbone. On déforme un peu le script en y greffant quelques idées originales. Un monstre décime un à un les occupants d'une base. *"Ah, ouais, mais nous elle est sous-marine notre base."* Puis le monstre s'introduit dans le corps d'un homme en patrouille. *"Ah, ouais, mais nous c'est pas un champ d'oeufs lunaires, mais des asperges géantes."* Le monstre fait sa première apparition en sortant d'un corps humain. *"Ah, ouais, mais nous, c'est pas par le ventre, c'est par les bras..."* On continue ?

P.S. Si on aperçoit la créature plus d'une seconde et demi, c'est que le temps s'est considérablement allongé pendant la projection...

HOW TO GET AHEAD IN ADVERTISING

Ah, ça, oui, pour se surpasser en matière de Pub, on s'y surpasse, dans ce film anglais représentatif de son époque et du ras-le-bol anti-thatchérien. Bagley, le héros, au sommet de sa réussite professionnelle, est du genre à vendre du shampooing à un chauve chronique. Et puis soudain la révélation vient à Bagley : l'idée saugrenue (et pourtant empreinte de sagesse) que le dieu Publicité a tout bousillé sur Terre, y compris sa propre existence. Après lui avoir tout sacrifié, revoici donc Bagley, fort de cette soudaine révélation, qui se venge et tente de réparer les dommages causés par son habileté diabolique à vendre tout et n'importe quoi. Il faut le voir disposer des saucisses à la pendule du salon, patauger dans des ketchups immondes, ou verser dans l'évier des flacons de Chanel. Et l'argument fantastique dans tout ça ? C'est simple, on a matérialisé l'"obsession" de Bagley en un furoncle envahissant, qui grossit presque à vue d'œil et au fur et à mesure que grandit sa propre folie destructrice. C'est tout, c'est très inquiétant, et finalement rassurant (que la nature marque ainsi symboliquement les limites, elle se venge...



LECTURES DIABOLIQUES

On marche là intelligemment sur les traces de Freddy Krueger en proposant aux teenagers un nouveau maniaque, nommé Malcolm Brand. Ecrit par David Chaskin (Freddy II), réalisé par Tibor Takacs (**The Gate**), **Lectures Diaboliques**, ou en anglais *Hardcover* (mais connu sous le titre *I, Madman* à l'origine), a de la suite dans les idées. Ce Malcolm Brand est un écrivain maudit, du genre tourmenté, autour de deux bouquins, dont *"I, Madman"* justement, qui narre explicitement ses fantasmes amoureux. Et, par amour, Brand se tranche les oreilles, le nez, s'arrache les lèvres et se scalpe. Cependant, la belle résiste à ces avances. Et c'est là que l'amoureux fou disjoncte. Par dépit, il propose de se reconstituer le faciès, en prélevant de-ci de-là les organes ne répondant plus à l'appel. Lectrice du bouquin, Jenny Wright (la belle vampire d'**Aux Frontières de l'Aube**) voit son entourage décimé de la main même du tueur. Tous les éléments du bouquin débordent dans la réalité. Délivré de la guimauve de **The Gate**, Takacs s'éclate en créant un climat de terreur assez prenant. Sorti du personnage même de Brand, réplique la plus intelligente donnée à Freddy à ce jour, **Lectures Diaboliques** trottine sur les allées du classique. D'une facture soignée, cette série B ne trompe jamais sur la marchandise. De l'horreur, il y en a. Et ce bon Malcolm Brand a une personnalité bien assez riche pour donner matière à une séquelle pas trop rébarbative.

LES POISSONS MORTS

L'employé pauvre d'un patron strictement vénal part chaque matin à la pêche. Muni de tout son attirail, il traverse la ville pour s'installer auprès des étangs. Là, il attrape à l'aide de son filet les nombreux timbres qui se cachaient dans la vase, et qui vont rejoindre la collection de son patron.
Débile ? Non, irrationnel. Adapté des écrits de l'écrivain fou Boris Vian, **Les Poissons Morts**, film autrichien de Michael Synek, est un *"Brazil"* bricolé avec les moyens du bord, et destiné à alimenter le circuit Art et Essai. La présentation à Avoriaz de cet univers non-sensique, où la liberté de l'individu passe par le suicide, le plus absurde de l'histoire du cinéma, est une bénédiction. Entre deux grosses productions rabâcheuses, **Les Poissons Morts** apparaîtra comme un petit îlot de paradis, où les ambitions s'épanouissent en-dehors de tout environnement financier. Ou quand la démarche d'un réalisateur trouve un écho dans le sujet de son film...

MIRACLE MILE

Réalisé par Steve Dejarnatt, **Miracle Mile** est une surprenante variation sur le thème galvaudé de la menace nucléaire. Délaissant le réalisme que peut laisser supposer un tel sujet, le récit adopte le point de vue de Harry Washello (Anthony Edwards). Suite à un appel téléphonique mal orienté, ce personnage lunaire, amoureux de fraîche date, apprendra la destruction imminente de Los Angeles. Ponctuée de rencontres pittoresques et de situations absurdes, son errance nocturne, pour retrouver son amie et fuir une ville encore inconsciente du danger, s'apparente à un mauvais rêve. **After Hours** n'est pas loin. **Miracle Mile** réussit un subtil dosage de suspense, d'humour, de romantisme et d'émotion.

BLACK RAINBOW

Black Rainbow est un thriller teinté de surnaturel, où Rosanna Arquette incarne un médium complètement flippé et incapable d'assumer son don. Son père (Jason Robards), alcoolique et incrédule, l'exploite en organisant des séances de spiritisme au sein de communautés religieuses. Au cours de l'une de ces séances, la jeune voyante a la vision d'un meurtre. Un journaliste arriviste (Tom Hulce) essaie de la convaincre de l'aider à démasquer le meurtrier. Le sujet n'est pas très original, mais l'intérêt reste constant. Le trio Arquette-Robards-Hulce y est certainement pour beaucoup. Dommage qu'une mise en scène anonyme n'élève pas **Black Rainbow** au-dessus du niveau d'un honnête divertissement.

VAMPIRE'S KISS

Un yuppie s'extrait d'une partie de jambes en l'air, deux petites piqûres au cou. Des effets de la vampirisation sur cette nouvelle race de *winners* américains, tel est le sujet, hautement métaphysique, de ce **Vampire's Kiss**, une comédie aux relents dramatiques signée Robert Bierman. On peut lire le film comme une dénonciation du pouvoir de la cocaïne qui a contaminé le milieu des affaires cette dernière décennie. Mais **Vampire's Kiss** est surtout le portrait d'un homme, et de son ascension suivie de sa chute vertigineuse. Nicholas Cage, dans le rôle-titre, en fait des tonnes. Survitaminé, il semble déborder du cadre et certaines scènes, l'opposant à sa secrétaire, devenue au fil des jours sa tête de turc, sont époustouflantes. Tout cela serait accessoirement fantastique si le film ne retrouvait pas dans le final un sens surprenant et émouvant de la tradition vampirique.

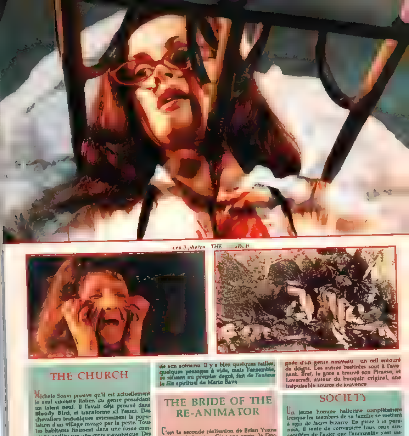
BABY BLOOD

Un qui marque l'entrée de la France sur le terrain du gore explosif, excessif. Auteur d'une oeuvre de cinéphile fou il y a quelques années (**Iréna et les Ombres**), Alain Robak, avec quelques sous et beaucoup d'imagination, met en scène un monstre habitant Yanka, jeune femme enceinte. Le monstre, frère d'Elmer le Remue-Méninges, lui ordonne de tuer le maximum de gens, afin de leur pomper leur sang. Et elle tue, bon dieu qu'elle tue. Et avec tout ce qui lui passe à portée de main, un cric, des ciseaux, même à coups de frigo dans la gueule... Et le sang gicle, gicle jusqu'au plafond. Des têtes explosent, des corps s'ouvrent sur le macadam, un camion écrase un fuyard. Et en caméra subjective, s'il vous plaît. Alain Robak aime les angles insolites, les perceptions nouvelles. Sans effort, il sort son film de l'ornière du petit gore du samedi soir. De tonalité résolument différente de toutes les productions américaines du genre, **Baby Blood** a une saveur rare.



36-15 CODE PÈRE NOËL

Film qui fera l'ouverture de ce 18ème Festival d'Avoriaz. Et c'est un film français, de René Manzor, l'homme du **Passage avec** Delon. Sur le thème classique maintenant du Père Noël tueur, le réalisateur s'en tire à merveille. Le schéma est éprouvé : un petit garçon et un grand-père presque aveugle isolés dans une grande maison, et un psychopathe pathétique. Suspense, suspense... René Manzor ne minaude pas, il fonce dans le tas. Tout est bon, et passe magistralement à la digestion. Si les puritains trouveront à redire sur l'utilité de mettre en scène un Père Noël noir, Manzor, lui, se prend d'amitié pour ce fou, un brave type apparemment, pas très malin, pas très méchant. Il voulait simplement jouer au Minitel et à la bataille de boules de neige. Le gamin (un surdoué de l'électronique, pourri par le fric) joue les "Rambo" en culottes courtes et, happy end, aura raison de lui. Dommage. Parfois cruel, bourré de notions justes sur l'enfance, techniquement virtuose dans un espace magistralement exploité, plastiquement beau, ce **36-15 Code Père Noël** redore les armoiries du fantastique français.



Les 3 photos THE CHURCH

THE CHURCH

Michele Soavi prouve qu'il est actuellement le seul cinéaste italien du genre possédant un talent neuf. Il l'avait déjà prouvé dans Bloody Bird, et transforme ici l'essai. Des chevaliers teutoniques exterminent la population d'un village ravagé par la peste. Tous les habitants finissent dans une fosse commune scellée par une croix gigantesque. Des siècles plus tard, dans la cathédrale construite sur le charnier une malédiction pèse. Les portes de l'enfer se sont ouvertes.

Magnifique. Le premier quart d'heure est un morceau de bravoure inoubliable et d'une beauté épique vraiment digne du John Boorman d'Excalibur. La suite, contemporaine, qui devait à l'origine appartenir au script de Démons 3 perpétue la tradition du fantastique italien de haut standing, baroque, violent, beau visuellement et toujours à la recherche de l'effet-choc. Dans ce domaine, Michele Soavi, qui a fait ses classes chez Joe D'Amato et Dario Argento (producteur du film), est un élève extrêmement doué. Une mariée coincée par sa robe aux lourdes portes de la cathédrale, une vieille femme frappant l'imposante cloche avec la tête tranchée de son mari... Erotique, cruel et plein d'humour noir, The Church va de plus jusqu'au bout de son scénario. Il y a bien quelques failles, quelques passages à vide, mais l'ensemble, se situant au premier degré, fait de l'auteur le fils spirituel de Mario Bava.

THE BRIDE OF THE RE-ANIMATOR

C'est la seconde réalisation de Brian Yuzna présentée à Avoriaz. Cinq ans après, le Docteur West continue ses folles expériences sur le retour à la vie des cadavres. Pas découragé par son échec précédent (ou, disons son succès trop débordant), ce dernier extirpe le cœur de Barbara Crampton (uniquement présente sous cette palpitante forme) et le loge dans une créature féminine de la lignée du monstre de Frankenstein, c'est-à-dire composée d'organes venus de différents corps en miettes. La "fiancée" en question ne s'avère pas vraiment aimante, et le Dr Hill, qui a retrouvé sa tête, traîne dans le coin... Ne tenant nullement à se voir fichée "séquelle nettement en deçà de l'original", The Bride of the Re-Animator met le paquet. Trois équipes d'effets spéciaux et surtout les délires surréalistes du maquilleur Screaming Mad George, l'ex-punk qui remodèle tous les corps et fabrique une araignée d'un genre nouveau : un œil entouré de doigts. Les autres bestioles sont à l'avenant. Bref, le gore a trouvé son Picasso, et Lovecraft, auteur du bouquin original, une inépuisable source de jouvence.

SOCIETY

Un jeune homme hallucine complètement lorsque les membres de sa famille se mettent à agir de façon bizarre. En proie à sa paranoïa, il tente de convaincre tous ceux susceptibles de l'aider que l'anormalité s'est installée chez lui. Sa sœur prend une douche la poitrine accrochée dans le dos, des râles bestiaux lui parviennent de la chambre de ses parents. Il y a largement de quoi flipper. Réalisé par Brian Yuzna, Society ne tient que par l'originalité d'un scénario à chute, mais, pour une fois, l'énigme proposée est moins passionnante que sa résolution. Il s'agit donc d'attendre le dénouement (sans trop en dire, imaginez les monstres de The Thing partouzant dans une maison bourgeoise) en supportant les schémas imbéciles du film de teen-agers. Yuzna a choisi la voie la plus facile pour installer un malaise bon enfant, se reposant sur les effets spéciaux délirants de Screaming Mad George.
On passe là à côté d'un grand film...

Betty CHAPPE



HONG-KONG MOVIES

TSUI HARK
Entretien

S'il y a un patelin au monde ou le cinéma vit intensément, passionnément, c'est bien Hong-Kong. Et il faut le suivre ce cinéma, préparer le terrain à son débarquement prochain en France. Véritable médiateur de cette vague, le producteur-réalisateur Tsui Hark tourne frénétiquement. *Love and Death in Saïgon*, une fresque de feu et de coeur, *Fantasies of a Swordman*, une visite de la Chine ancienne par des champions du duel au sabre et, en tant que superviseur, *Histoires de Fantômes Chinois II*, que l'on ne présente plus...

Impact : *Fantasies of a Swordman ressemble à un film de cape et d'épée dans la tradition. S'agit-il d'un retour à un genre un peu délaissé ces dernières années ?*

Tsui Hark : Fantasies of a Swordman est, en effet, un film traditionnel de cape et d'épée. Et les thèmes sont toujours les mêmes : comment devenir le meilleur bretteur, le meilleur sabreur. Le film est l'adaptation d'un roman de Chin Yu, un écrivain très connu à Hong-Kong, très populaire. Ce livre a déjà 20 ans et se base sur ce qui se passait en Chine à cette époque. C'est en fait une métaphore sur la contre-révolution culturelle. Au tout début, nous pensions adapter ce roman sous forme de trois films, chacun d'entre eux constituant un épisode différent. Le roman comporte 3 personnages principaux, 3 hommes connus du peuple pour leur fourberie, 3 représentants de l'empereur, 3 hauts dignitaires. En fait, dans sa forme définitive, Fantasies est une satire. Nous avons respecté la tradition, en donnant aux guerriers des pouvoirs surnaturels. La génération d'aujourd'hui n'accepte plus de croire aux combattants bondissant à des hauteurs incroyables, ou qui lancent des éclairs avec la paume de leur main. Plus ce siècle avance, et moins on croit à la magie. La culture populaire se propage de moins en moins facilement.

I. : *Fantasies of a Swordman se rattache directement aux films de la Shaw Brothers ?*

T.H. : Oui et non. Tout gamin, comme l'ensemble de ma génération, j'ai été nourri par le cinéma et la télé d'images de justiciers se battant pour une noble cause. Le film de cape et d'épée en noir et blanc, ou la production *Shaw Brothers*, ne se rattache pas aux mêmes valeurs morales. Les personnages deviennent plus ambigus, et les héros agissent parfois en opposition morale à leur quête. Les méchants peuvent même se comporter de manière noble. De nos jours, on a intégré le film de cape et d'épée dans d'autres genres, pour lui donner une nouvelle dimension, le remodeler. Il est toujours difficile de croire à des surhommes en costumes d'époque. Mais ce qui m'a intéressé dans Fantasies of a Swordman est la tristesse







De haut en bas :

FANTASIES OF A SWORDMAN,

A BETTER TOMORROW III,

HISTOIRES DE FANTOMES [illegible]





de l'histoire. Je sais que ce n'est pas très positif de ma part.

L.: *La mélancolie est dictée par la situation actuelle de HongKong, qui sera rattaché à la Chine Populaire en 1997. **Fantasies** ne serait pas un film politique?*

T.H.: Oui, mais dans le sens où il n'y a pas de logique. On peut y voir un peu tout ce qu'on veut, par exemple les excès d'un pouvoir militaire. Mais en même temps, cette vision serait superficielle. Le film reflète la situation d'une époque précise dans l'histoire de la Chine, il a néanmoins pour centre d'intérêt un personnage. L'essentiel est que le public vibre pour lui, en bien ou en mal. Tout comportement a un motif, une explication. Pour ma part, je me concentre davantage sur cet aspect.

L.: *La récente répression en Chine Populaire vous touche-t-elle profondément ?*

T.H.: Les Chinois, ont changé, c'est indéniable. Nul ne sait précisément ce qui nous arrivera, comment cela affectera notre vie, notre travail. Je crois qu'après une catastrophe humaine les gens retrouvent une énergie à tous les niveaux, une énergie créatrice, laborieuse. Prenez l'Europe après la Seconde Guerre mondiale, les Américains au lendemain de la guerre du Vietnam. Ils ont retrouvé un potentiel énorme d'énergie. Mais je tiens là des propos à la fois concrets et abstraits, sans expliquer tout. Exemple : un message politique dans un de mes films ne prouve que je l'y ai placé sciemment. Je ne me dis pas avant de tourner qu'il est nécessaire d'insérer un message.

L.: *Vous êtes maintenant le réalisateur de **Fantasies of a Swordman**, mais à l'origine vous étiez simplement producteur. King Hu devait le mettre en scène.*

T.H.: La santé de King Hu, au début de la mise en route de la production, n'était pas très bonne. Il y a beaucoup d'extérieurs et Hu devait affronter des changements atmosphériques. Du coup, il s'est retrouvé malade les deux premiers mois de tournage. La réalisatrice Ann Hui fut là pour le remplacer mais nous avons dû arrêter le tournage. Toutefois, **Fantasies** conserve une trace de King Hu : tous les costumes ont été dessinés par ses soins. Je suis un grand admirateur de King Hu. Adolescent, je connaissais ses films par cœur. Lorsqu'on a démarré **Fantasies**, l'idée de l'appeler et de le refaire travailler me rendait fou de joie !

L.: *Le générique de **Fantasies of a Swordman** est surprenant, dans la mesure où vous employez Sam Hui dans le rôle principal. C'est un acteur de comédie, la série des **Mad Mission**...*

T.H.: C'est le public qui importe avant tout. Votre regard sur le livre, sur le classique à l'origine de **Fantasies of a Swordman**, est plus important que le livre lui-même. En gros, la lecture prime sur l'ouvrage lui-même. J'ai choisi Sam Hui parce qu'il est un personnage moderne, au centre d'un décor ancien. A mes yeux, et c'est ainsi que j'ai "lu" le livre, il est le lien entre le présent et le passé. Et l'impact du film y a gagné en efficacité...

L.: *Juste avant **Fantasies**, vous avez réalisé **A Better Tomorrow III : Love and Death in Saigon**. Pourquoi cette séquelle, alors que les protagonistes sont morts ?*

T.H.: Nous avons tourné **A Better Tomorrow II** voici deux ans, et nous pensions à l'époque que la série s'arrêterait là. Mais le personnage de Mark continuait à vivre dans nos esprits. Il était toujours là, sans que l'on puisse l'évincer. Il était logique que Mark refasse surface un jour ou l'autre. Quand nous nous sommes mis à penser à un film avec un héros solide, inusable, Mark nous est apparu de nouveau. Parce qu'il ne correspond pas à cette image justement. Tous les protagonistes de la série sont morts dans le précédent film. Et nous avons eu une idée, LA grande idée. Vous avez noté à quel point les personnages de **A Better Tomorrow I & II** étaient abstraits; ils sont réels, mais n'ont aucun passé. Personne ne sait pourquoi l'un est devenu gangster, l'autre flic. Nous avons donc décidé d'accrocher un vécu, un background au dos de Mark. Les années 60 étant trop éloignées, nous avons choisi les seventies, c'est-à-dire le temps de la contre-révolution chinoise, de la libération de Saïgon. Et nous avons situé notre histoire dans cette ville.

L.: *A Better Tomorrow III est le premier film étranger à avoir été tourné au Vietnam. Vous y avez rencontré des problèmes ?*

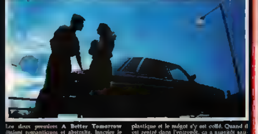
T.H.: Nous n'avons jamais pensé aux difficultés. Nous sommes allés voir le gouvernement vietnamien, lequel a été légèrement surpris par notre scénario. Ils ont accepté et nous avons planifié notre arrivée. Saïgon est une ville on ne peut plus limitée quant au matériel cinématographique. Il nous a fallu tout amener. Les Saïgonais, coupés de l'extérieur depuis longtemps, nous ont reçu d'abord avec curiosité, mais ils nous ont rapidement aidé du mieux qu'ils pouvaient. Ils sont très travailleurs. Ils n'avaient pratiquement jamais vu de tournage de leur vie et certains se sont demandé pourquoi nous tournions la chute de Saïgon, avec le drapeau américain !



Photos de cette page : FANTASIES OF A SWORDMAN







Les deux premiers **A Better Tomorrow** étaient romantiques et abstraits. Inscrire le personnage de Mark dans un tournant de l'histoire change radicalement les données. Le troisième en devient une épopée mélodramatique, et... pro-communiste ! En chinois, le sous-titre n'est pas "Love and Death in Saïgon" mais "L'Ame du Crépuscule".

L: *Sur ce tournage, vous avez connu un grave accident avec deux cascadeurs...*

T.H.: Les officiels vietnamiens avaient souligné qu'il n'était pas nécessaire que nous fassions venir des spécialistes en explosifs. Eux en avaient. L'un de leurs experts, en effet, avait travaillé aux USA. L'accident survint bêtement. L'assistant de ce spécialiste, alors que les artificiers étaient occupés à mélanger des produits chimiques explosifs, est sorti fumer une cigarette. Puis il a jeté le mégot à terre, et l'a écrasé du pied. Malheureusement, il portait des sandales en plastique et le mégot s'y est collé. Quand il est rentré dans l'entrepôt, ça a aussitôt sauté. Nous avons conduit les blessés à l'hôpital, mais là, les médecins ne savaient pas comment agir pour les soigner ! Ils ont très peu de médicaments au Vietnam. Les blessés ont donc été transférés à Bangkok. Pour des raisons administratives, le transfert a été plus long que prévu, l'un des hommes est mort. L'autre fut sauvé de justesse. C'est tragique. A part cet accident, le Vietnam a été une très bonne expérience humaine !

L: *Une de vos dernières productions, RoboForce, est un hommage à peine dissimulé à Metropolis.*

T.H.: C'est que les robots ont le même nom, Maria, et qu'ils se ressemblent. **Metropolis** a été un choc pour moi. C'est l'un des plus grands films jamais réalisés. **RoboForce** est une métaphore sur la société, mais ce n'est

[illegible] BETTER TOMORROW [illegible]



IL ETAIT UNE FOIS LA REVOLUTION

Alors qu'il tourne aux Etats Unis un remake de **La Fureur du Dragon** pour le compte de la *Golden Harvest*, avec Jet Lee dans le rôle tenu en 1973 par le Petit Dragon, Tsui Hark pense déjà au quatrième épisode de la série **A Better Tomorrow**, dont le premier titre est sorti seulement en vidéo dans notre beau pays, sous le patronyme anonyme de "*Syndicat du Crime*". Pour l'heure, **A Better Tomorrow III Love and Death in Saïgon**, où Tsui Hark remplace son ami John Woo, cinéaste des deux premiers, réunit les composantes majeures du cinéma chinois. A savoir une histoire d'amour mélodramatique comme personne n'ose plus les faire et les réussir, et de l'action. Sur plus de deux heures, Tsui Hark marche sur les pas de Sergio Leone. Son "Love and Death in Saigon" (oubliez "A Better Tomorrow III", titre à l'usage exclusif de Hong-Kong) présente, au sein d'une révolution, une amitié féroce entre deux frères et une femme. Drôle de dame: elle liquide des dizaines de soldats vietcongs une mitrailleuse dans chaque main, et verse des larmes de crocodile pour cause de peine de cœur. Dans le rôle, la chanteuse-comédienne Anita Mui s'attribue le titre de "Bette Davis chinoise". Plus que belle, magnétique, petite dans la vie, elle remplit l'écran scope. Un effet physique rare. Lyrique, osant les larmes et le sang, usant le romanesque le plus daté et le rendant furieusement moderne, "Love and Death" carbure aux sentiments. Même les [illegible] cinéma de



Tsui Hark et de ses disciples traduit tout à travers le mouvement, exacerbe les émotions dans des bastons rabelaisiennes, chavire par cette miraculeuse combinaison de soufre et de kleenex. Direct, immédiat, **Love and Death in Saïgon** prend le cinéma à bras le corps, l'étreint jusqu'à en sortir l'essentiel. Accessoire, la chute de Saïgon, la débâcle, sert de toile de fond à un cinéaste emporté par le souffle de l'épopée, transporté. Un cinéaste qui n'hésite jamais à aller trop loin. Tsui Hark n'est pas un timoré et dit clairement ce que 20 films américains ne parviennent pas à bafouiller. Exceptionnelle interprétation de Chow Yun-Fatt (The Killer), inoubliable dans la peau d'un personnage incapable de manipuler un flingue au début de l'aventure. Le couple qu'il forme avec Anita Mui renoue avec les grandes figures de l'Hollywood de l'âge d'or. C'est beau, et pourquoi pas client de la Croisette en mai 90 ?

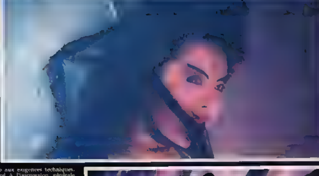


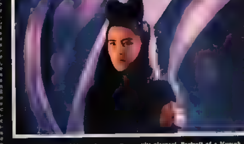


pas la première tentative chinoise en matière de science-fiction.

L.: A la vision de vos films, on a l'impression que vous utilisez des story-boards très précis, très rigoureux...

T.H.: Laissez-moi réfléchir quelques secondes... Nous avons plusieurs moyens de répondre aux exigences techniques. Je songe d'abord à l'impression générale que dégagera le film. J'essaye en quelque sorte de lui donner une tonalité. Cette tonalité proviendra des couleurs employées, des angles de prises de vues. Visuellement, j'aime élaborer sérieusement mes films avant de les tourner. J'emmagasine toutes sortes d'images, de photos, de dessins. Il m'arrive d'utiliser le story-board mais c'est toujours pour m'apercevoir, en définitive, qu'il demeure restrictif. C'est utile, pour économiser de l'argent ou un plan très complexe. Sinon, l'important est de trouver la bonne source d'énergie. Une fois que vous êtes sur le bon terrain, vous entraînez tout le monde. Vous faites vraiment partie de votre travail. Un story-board ne crée pas une atmosphère. Il vous ramène à tout ce qui est technique. Ce n'est pas fondamental. Vous arrivez sur les lieux du tournage pour ne faire qu'un avec l'environnement. Puis vous prenez votre caméra et vous filmez. Un film, ça bouge, et c'est délicat de l'immobiliser avec un story-board. Quand vous vous servez d'effets spéciaux, de maquettes, un story-board ne peut pas vous faire de mal. Si vous voulez transmettre, communiquer avec les techniciens ce que vous voudriez voir, un dessin suffit généralement. Le plus dur est alors de transmettre vos sensations.
Je crois au story-board lorsque la caméra devient l'œil du spectateur, lorsqu'elle devient subjective. Le contrôle se fait plus facilement ainsi. Pour les choses progressives disons, je réponds non au story-board. Pour communiquer, rien ne vaut une série de réunions de pré-production entre réalisateur, scénariste et directeur de production.





L.: Cette méthode laisse une large place à l'improvisation ?

T.H.: J'essaye de ne pas trop improviser. Mais je vais vous surprendre : j'improvise beaucoup... J'ai toujours un tas d'opinions sur tout. Et je change énormément. L'imagination prime sur le reste. Des détails sont supprimés, d'autres sont rajoutés. Je trouve ça excitant de renouveler son énergie en improvisant. La vie serait ennuyeuse si tout se déroulait comme prévu. C'est plus compliqué de faire un film en agissant ainsi, mais cela stimule aussi votre imagination, et par conséquent votre créativité.



L.: Histoires de Fantômes Chinois II semble bien plus ambitieux que le premier...

T.H.: Nous n'avions pas particulièrement envie de faire un film plus ambitieux, plus gros. Que pouvait-il arriver au jeune scribe qui puisse captiver de nouveau le public ? Telle est la question. Dans le premier jet du scénario, il n'y avait aucun fantôme, rien que des êtres humains. On distingue trois sortes de non-humains en Chine. Une de ces espèces est à cheval entre l'homme et l'animal. Et Histoires de Fantômes Chinois II en comporte. En fait, le jeune héros est maintenant confronté, non pas à des fantômes, mais à un être vivant, le roi qui régente cette région.

L.: A Film Workshop, vous menez parallèlement plusieurs projets à bien, nous montez tous les films et réalisez des scènes pour des titres signés par d'autres cinéastes.

T.H.: Je ne monte jamais un film totalement. Parfois, j'ajoute la touche finale, parfois je supervise. C'est selon. Sur le premier Histoires de Fantômes Chinois, j'ai participé au montage à trois stades différents, d'autant plus que j'ai tourné moi-même certaines scènes, certains plans. A vous de deviner lesquels. Sérieusement, je ne me rappelle pas exactement quelles séquences sont de moi. J'épaule également Ching Siu-Tung sur cette séquelle.

L.: Suite au succès gigantesque de Histoires de Fantômes Chinois à Hong-Kong, les copies pleuvent. Portrait of a Nymph, Golden Swallow, Love Dream... Surtout Golden Swallow, qui pompe votre film dans les moindres détails !

T.H.: Je connais très bien les gens qui ont fait le film et je me demande également si ça vaut le coup de refaire quelque chose qui existe déjà... Adapter le même roman de James Bond plusieurs fois est parfaitement inutile. J'ai discuté avec les réalisateurs de Histoires de Fantômes Chinois II en leur expliquant que tourner le même scénario tenait de l'inutile. Dès que Film Workshop tente quelque chose de nouveau, on nous prévient que ça ne marchera pas. Après, on nous copie. On vient de me mettre en garde contre l'un de mes projets, une comédie sur les différentes écoles chinoises de philosophie. Il faut changer, évoluer. La vie n'est jamais la même. On doit se singulariser.

L.: Un de vos films, Working Class, est une tentative de comédie sociale, quelque chose de très différent de votre style.

T.H.: On a abordé le genre un peu à tâtons, sans trop savoir si on réussirait à faire un bon film !

Propos recueillis par
Marc TOULLEC





Dans la grande série "on prend les mêmes et on recommence", le duo de choc de Roger Rabbit, Steven Spielberg et Robert Zemeckis entament le deuxième épisode d'une saga qui malaxe le paradoxe temporel avec un sens aigu du vaudeville. Un divertissement trois étoiles.

Un retour attendu qu'on attendait au tournant, comme toutes les séquelles à succès. Là où Ivan Reitman reprend mollement et sans une once d'imagination les recettes déjà tièdes de ses SOS Fantômes, Robert Zemeckis et Steven Spielberg essaient au moins d'en donner pour ses dollars à ce "cochon de payant". Film de divertissement pur et, évidemment, opération financière d'une belle ampleur, Retour vers le Futur II préserve néanmoins le spectateur du mépris généré par les promoteurs de suites à gogo pour gogos. On peut toujours se dire que le premier Retour vers le Futur se suffit à lui-même, qu'une séquelle ne peut que le répéter et que, finalement, l'effet de surprise ne fonctionnera pas deux fois. Oui, mais le duo Spielberg et Zemeckis (deux types solidement liés par le triomphe de Roger Rabbit) connaît parfaitement son audience et la respecte. A Hollywood, c'est beaucoup plus rare qu'on ne le croit...

UN TERMINATOR LOUFOQUE

Retour vers le Futur II embraye directement après le premier. Michael J. Fox, en arrangeant le mariage de ses parents, provoque quelques bouleversements temporels. Soucieux de ne pas chambouler l'Histoire, Doc intervient au volant de son bolide à voyager dans le temps. D'incidents en incidents, les deux compères se heurtent à l'affreux Biff Tannen, un type particulièrement détestable dont le destin passe par un almanach donnant tous les résultats sportifs importants entre les années 50 et 2015. Et Biff Tannen met la main sur cet almanach. Il n'en soupçonnera jamais l'importance. Seul le Biff Tannen futur, celui qui a emprunté une certaine branche du temps, en connaît l'immense valeur. Biff Tannen gagne, gagne jusqu'à devenir l'un des hommes les plus puissants du pays. Et il revient à Marty d'empêcher l'évolution des choses dans ce sens. Un seul moyen : dérober l'almanach. Problème : le Biff Tannen de demain intervient pour aider son alter ego jeunot, lequel ne se montre pas vraiment coopératif. Dans le même temps, Marty (celui de Retour vers le Futur II) croise Marty (celui de Retour vers le Futur I) et lui évite même les pires ennuis. Evidemment, le premier ne s'apercevra de rien. Faudrait quand même détruire le scénario précédent.

Ce petit jeu de doubles, de triples qui n'arrêtent pas d'intervenir sur le destin des uns et des autres, amuse follement Robert Zemeckis qui en remet encore. A tel point qu'il est toujours à deux doigts de semer le spectateur et de confondre ses personnages. Dans une seule scène, nous avons, par exemple, un Marty d'une cinquantaine d'années (Michael J. Fox maquillé), son fils (un sosie de Michael J. Fox portant de grosses lunettes différent des images) et le premier plus jeune de 25 ans caché dans un réduit. De la folie digne des vaudevilles les plus tarabiscotés. Le pire est encore que cette mascarade fonctionne et que le rythme ne faiblit jamais. Sur le fil du rasoir, Robert Zemeckis s'en tire toujours par les moyens les plus classiques, un dessous de table...

Trois images du même personnage : Biff, l'infernal et mégalomane Biff toujours à la recherche du temps perdu...







Mené à un train d'enfer (que les monteurs du faiblard SOS Fantômes II en prennent de la graine), Retour Vers le Futur II ne lâche jamais prise. Ces recettes sont peut être faciles, trop évidentes et un tantinet roublardes, mais elles fonctionnent rondement. Elément nouveau : les effets spéciaux sont beaucoup plus nombreux et les époques visitées aussi.

DU BLADE RUNNER KITSCH

Le 2015 de Robert Zemeckis fait un gros clin d'œil à celui de Ridley Scott dans Blade Runner. C'est le même monde mais perçu de la manière la plus rose et la plus psychédélique possible. Les fumeurs de LSD des années 70 l'ont sans doute déjà visité dans des nuages de fumées odorantes. A quelques années lumière de là, Marty rentre dans le repaire de son ennemi Biff. Un immeuble à la Blade Runner devant lequel des écrans de télévision vantent la réussite exceptionnelle et la chance proverbiale de son propriétaire. Lorsque à la façon de Harrison Ford, Michael J. Fox tombe du sommet du building, il se voit sauvé in extremis par... L'époque en question n'est pas vraiment sécurisante. Sous la coupe de Biff, Hill Valley est à classer zone sinistrée. Des habitants hystériques armés jusqu'aux dents, des carcasses de voitures jonchant les rues... L'ordre Biff est en place. Grimaçant, trompant allègrement sa femme, Biff est l'attraction première de Retour vers le Futur II, un méchant sorti tout droit d'un cartoon de Tex Avery. Et un personnage que les revers du destin transforme un temps en père de Marty. Un paternel qui n'hésite d'ailleurs pas à tirer sur son fils, et qui demande à son épouse de porter une imposante fausse poitrine en latex largement mise en valeur par un décolleté profond. Présent sous différentes apparences (teen-ager turbulent et papy cynique), le Biff en question fulmine particulièrement en chef d'un gang de skate-boarders. Détail [illegible] : les planches à roulettes n'ont plus de roulettes mais avancent sur des coussins d'air. Robert Zemeckis ne résiste pas à l'envie d'une poursuite spectaculaire à la Mad Max. Les petits génies d'*Industrial Light and Magic* prennent leur pied et réussissent à créer une illusion que Superman n'avait que partiellement réussie.

Film poursuite, film courant le temps chronomètre en main, Retour vers le Futur II



s'achève sur la bande-annonce de Retour vers le Futur III, les deux films ayant été tournés simultanément avec la même équipe et les mêmes acteurs. Doc impétueux et roulant des yeux à volonté, Christopher Lloyd s'est désormais perdu à la fin du siècle dernier, en plein Far West. Michael J. Fox vient à la rescousse. La voiture à voyager dans le temps tirée par une demi douzaine de chevaux, deux héros vilains maniant des colts, des bagarres de saloon dans la tradition... Retour vers le Futur III semble bien parti pour tenir la distance. Et les épisodes suivants ont vraiment l'embarras du choix : des siècles d'histoire passés ou à venir. Retour vers le Futur serait-il en train de remplacer cette série TV un peu vieillotte mais plaisante, Au Cœur du Temps ? Sans doute. Véritable Tintin et professeur Tournesol emportés dans le tourbillon des siècles, Doc et Marty ont des milliers de possibilités devant eux.

Cyrille GIRAUD

Back to the Future II USA 1989 *Réal* Robert Zemeckis. *Scén.* Bob Gale et Robert Zemeckis *Dir. Phot* Dean Cundey *Mus.* Alan Silvestri. *SPFX* Industrial Light and Magic *Prod.* Steven Spielberg/ Frank Marshall/ Kathleen Kennedy *Int.* Michael J Fox, Christopher Lloyd Lea Thompson, Thomas F Wilson, Elizabeth Shue, James Tolkman. *Dur.* 1H 47 *Dist.* UIP *Sortie nationale prévue le* 20 décembre 1989

SHOCKER

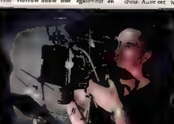


La nouvelle coqueluche des adolescents américains est un tueur psychopathe. Il ne porte pas de masque de hockey, n'arbore pas les cicatrices d'un grand brûlé et ne s'est pas évadé d'un asile d'aliénés. Horace Pinker répare les télévisions et tue ceux qui les zyeutent de trop près. Un type bien, en somme.

Heureux Wes Craven. Son **Shocker** obtient un joli succès aux Etats-Unis. Un autre succès, après celui de **L'Emprise des Ténèbres**; Craven est donc une donnée viable, dont l'enfantement de Freddy Krueger n'est pas un providentiel hasard.
En froid avec *New Line*, producteur des **Griffes de la Nuit** et ses séquelles, Craven entreprend simplement de créer une nouvelle star de l'extermination en série, un psychopathe vraiment taré, qui sorte du peloton des Jason et autres Michael Myers. Ce tueur dingo se nomme Horace Pinker. Réparateur de télévisions de son état, Pinker peut ainsi s'introduire dans tous les foyers dont il massacre les occupants selon son humeur. Assassin de sa femme, de son gosse, il prend son pied à dégommer ses concitoyens. Cependant, un jeune homme doué du don de double vue collabore avec la police et l'envoie à la chaise électrique. Erreur grave erreur. Pinker, véritable batterie humaine, capte l'électricité et sort de son exécution plus redoutable encore. Il peut désormais habiter les corps grâce aux ondes électriques, diriger les esprits et sortir des écrans de télévision. Le tube cathodique possède maintenant son Freddy Krueger.

UN ACCOUCHEMENT DANS LA DOULEUR

Après avoir disparu des génériques de la série *Freddy*, Wes Craven cherche un second souffle. Et c'est justement la télévision qui procure au cinéaste l'embryon de scénario à l'origine de Shocker. A la demande de la *20th Century Fox*, il rédige le script de **Dreamstalker** concernant un électrocuté "squattant" un corps par semaine. Le principe du téléfilm : l'intrus passe d'une habitation à l'autre, après avoir détruit la précédente. Tandis que la *Fox* abandonne le projet, Craven décide de le tourner pour le cinéma. Mais il se heurte immédiatement à un os : Hidden. "Ce film comportait nombre de points similaires avec Shocker. Je décidai aussitôt de revoir mon idée originelle. Qu'est-ce qui rend **Les Griffes de la Nuit** si populaire, pensai-je alors. Le rêve, quelque chose d'universel, de mystérieux, de spectaculaire. Quoi d'autre dans notre culture serait universel, présent aux quatre coins du monde, et s'apparentant quelque peu au rêve ? Quoi d'autre pouvait symboliser notre inconscient collectif ? Et l'image d'un poste de télévision s'est dessinée devant moi" Seulement Wes Craven se montre trop bavard. Il confie à son ami, le producteur-réalisateur Sean Cunningham (son complice sur **La Dernière Maison sur la Gauche**) les bases de **Shocker**. Résultat : Cunningham produit **Horror Show** un an avant. **Horror Show** met également en



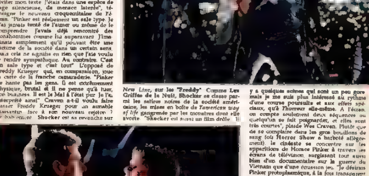
Wes Craven face à la caméra. Une nouvelle histoire horrifique de psychopathe hors-norme

scène un tueur psychopathe ayant survécu à son passage sur la chaise électrique. Wes Craven refuse maintenant d'évoquer la très étroite parenté existant entre **Horror Show** et **Shocker**.
Une fois le scénario entièrement rédigé, un deuxième obstacle se dresse devant le père spirituel de Freddy Krueger : le choix du producteur, du studio. Wes Craven garde de très douloureux souvenirs de son séjour chez *Warner* pour **L'Amie Mortelle**, dont les exécutifs étaient en permanence à le surveiller. Et, toujours chez *Warner*, il voit le poste envié de metteur en scène sur **Superman IV** lui échapper au profit de Sidney J. Furie, chapeauté par *Cannon*. De quoi refroidir le plus patient. La *Metro Goldwyn Mayer* lui fait les yeux doux, tout en jetant sur la table des millions de dollars. A côté d'elle, infiniment plus modeste, la boîte *Alive Pictures* propose moins de dollars mais davantage de liberté. "Le choix fut difficile à effectuer. *MGM* nous offrait un budget important, mais demandait aussi plus de contrôle sur le projet, et Alive une somme plus réduite, pour une totale indépendance. Nous n'avons pas pu résister à l'attrait de la liberté. En définitive, nous sommes particulièrement heureux d'avoir choisi Alive car, juste après le début de la production, *MGM* a connu d'importants changements internes, qui auraient pu compromettre Shocker" commente Marianne Maddalena, productrice. Pour la petite histoire, *Alive Pictures* est la compagnie qui a donné la possibilité à John Carpenter de tourner **Prince des Ténèbres** et **Invasion Los Angeles** pour de petits budgets. Et une totale liberté. Tous les cinéastes américains ne sont pas uniquement préoccupés par le fric.

HORACE PINKER VERSUS FREDDY KRUEGER

"Toute la philosophie de New Line consiste à transformer Freddy Krueger en produit digne d'un Big Mac, immédiatement accessible, facile à reproduire, et consommable par tous. Comme je l'avais conçu, Freddy était un homme authentiquement diabolique, vraiment effrayant. Progressivement, il est devenu un farceur. Avec Shocker, j'ai voulu revenir à un monstre qui tuait de ses mains, un type réellement terrifiant" Amer lorsqu'il évoque Freddy, Wes Craven chérit son Horace Pinker comme un nourrisson. Cinquante comédiens se sont présentés à l'audition, dans le but de décrocher un rôle. "La plupart d'entre eux s'étaient rendus célèbres dans d'autres genres. Je fus surpris par le nombre d'acteurs désireux d'incarner

Horace Pinker. Pourtant aucun ne correspondait à ce que j'attendais, jusqu'au moment où Michi Pileggi s'est présenté" Ce dernier, la parfaite gueule de l'emploi, aussi parfait dans la peau du réparateur de télévisions que Robert Englund dans celle de Freddy, s'est surtout cantonné dans des séries merdiques genre ***Dallas*** et ***Classe Tous Risques***, avant de rencontrer Wes Craven. "Le responsable du casting m'a demandé de jouer le personnage sans excès de colère. Je suis arrivé sur le plateau complètement imprégné du personnage, sans adresser la parole à quiconque avant de réciter mon texte. J'étais dans une espèce de rage silencieuse, de menace latente", témoigne le nouveau croquemitaine de l'écran. "Pinker est réellement un sale type. Je n'ai jamais tenté de l'aimer ou même de le comprendre. J'avais déjà rencontré des bonshommes comme lui auparavant. J'imaginais simplement qu'il pouvait être une victime de la société dans un certain sens, mais cela ne signifie en rien que j'aie voulu le rendre sympathique. Au contraire. C'est un sale type et c'est tout" L'opposé de Freddy Krueger, qui, en comparaison, joue la carte de la franche camaraderie. "Pinker ne hante pas les gens. Il est extrêmement physique, brutal et il ne pense qu'à tuer, son business. Il est le Mal à l'état pur. Je l'ai interprété ainsi" Craven a-t-il voulu faire passer Freddy Krueger pour un aimable plaisantin face à son nouveau rejeton ? Probablement. Shocker est sa revanche sur



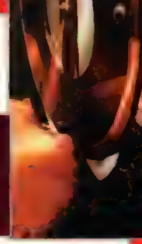
New Line, sur les "Freddy". Comme **Les Griffes de la Nuit**, **Shocker** se classe parmi les satires noires de la société américaine, les mises en boîte de *l'american way of life* gangrenée par les monstres dont elle avorte. "Shocker est aussi un film drôle. Il y a quelques scènes qui sont un peu gore mais je me suis plus intéressé au rythme d'une course poursuite et aux effets spéciaux, qu'à l'horreur elle-même. A l'écran, on compte seulement deux séquences où quelqu'un se fait poignarder, et elles sont très courtes", plaide Wes Craven. Plutôt que de se complaire dans les gros bouillons de sang (où Horror Show a barboté allègrement), le cinéaste se concentre sur les apparitions de Horace Pinker à travers les écrans de télévision, surgissant tout aussi bien d'un documentaire sur la guerre du Vietnam que d'une émission jeu. "Je désirais Pinker protoplasmique, à la fois transparent et palpable" L'exigence de Craven amène ainsi le superviseur des effets spéciaux, Bruno George, à inventer un système vidéo permettant d'incruster des images synthétiques au milieu de prises de vues réelles. "Nous aurions pu utiliser tout un réseau de miroirs mais c'était trop complexe. De plus, il n'y aurait eu aucune interaction entre les deux images" Wes Craven tient en effet à cette interaction, surtout entre lui et Horace Pinker, un croquemitaine qu'il n'entend pas livrer au merchandising de sitôt. Freddy lui a bien servi de leçon.



Marc TOULLEC

TWO EVIL EYES

George Romero et Dario Argento réunis 10 ans après *Zombies*. On n'y croyait plus. Et les voici collant leurs noms à celui d'Edgar Poe pour une anthologie de deux nouvelles, *"L'Etrange Cas de Mr. Valdemar"* et *"Le Chat Noir"*. Classique sur le fond, et moderne dans la forme...





Bonne nouvelle pour les producteurs en quête de sujet : les ouvrages d'Edgar Poe tombent dans le domaine public. Ce qui veut dire que les droits d'adaptation sont gratuits, et que vous pouvez très bien piller ce patrimoine sans penser aux dollars à verser à une lointaine héritière.
Menahem Golan de la *21st Century* lance le premier, et produit coup sur coup **The Masque of the Red Death** (Allan Birkinshaw), **The House of Usher** (Birkinshaw toujours), **The Black Cat** (Luigi Cozzi) et inclut **L'Enterré Vivant** de Gérard Kikoïne à son catalogue. Toujours à l'affût d'un coup qui rapporte, Roger Corman financera le remake de son propre film, un deuxième **Masque of the Red Death**, signé Larry Brand. Producteur vénal, Charles Band participe à la compétition en préparant **The Pit and the Pendulum** que Stuart Gordon devrait tourner très bientôt. Même ce bon Sylvester Stallone y va de son grain de sel. Un gros grain de sel, puisque Mr. Rambo écrit une biographie de Edgar Poe à ses mesures. Selon quelques rumeurs, Sly aurait proposé le script à Stanley Kubrik ! Dernier projet en cours : un nouveau **Corbeau** pour la *21th Century* ! Du délire pur et simple. Cette vague va-t-elle porter préjudice à **Two Evil Eyes** du duo Dario Argento/George Romero ? Probablement pas, la plupart des titres en question visant avant tout des diffusions vidéo et TV. Romero et Argento visent plus haut et s'approprient respectivement deux des nouvelles les plus fameuses de Poe, ***"L'étrange Cas de Mr Valdemar"*** et *"Le Chat Noir"*.

OUBLIER CORMAN

Depuis **Zombie** en 1979, Dario Argento et George Romero ont souvent annoncé une nouvelle collaboration. Les projets se sont entassés au fil des années, sans jamais prendre forme. **Two Evil Eyes** marquera donc de véritables retrouvailles. Les retrouvailles de deux cinéastes très différents et la rencontre de deux cinéastes modernes résolument tournés vers de nouvelles formes de fantastique avec l'une des racines de



Des effets [illegible] ... [illegible] CAS et ci-dessous [illegible]



leur art. Edgar Poe. Argento est le premier à s'y intéresser. "Edgar Poe est à l'origine même du fantastique. Voici deux ans, pendant mes vacances, j'ai relu tous ses écrits : poèmes, essais, nouvelles, tout. Et j'ai compris sa souffrance, j'ai pensé que nous vivions actuellement dans un monde que Poe aurait intégré à son oeuvre. C'est ainsi que j'ai décidé de faire quelque chose de neuf, de faire oublier au public les films de Roger Corman, d'amener l'écrivain dans une autre direction". Succéder aux classiques de Corman (**Le Puits et le Pendule**, **Le Masque de la Mort Rouge**, **La Tombe de Ligeia** surtout) n'est évidemment pas une mince affaire, surtout que les deux segments de **Two Evil Eyes** avaient déjà été, entre autres, portés à l'écran dans **L'Empire de la Terreur** de... Roger Corman !

Impossible d'en sortir. Cependant, les compères abordent les nouvelles de Poe sans leur cachet gothique et s'amusent à introduire dans leur récit (50 minutes chacun, "ni trop court, ni trop long" selon Argento) des allusions à peine voilées aux autres récits de l'écrivain. Sont ainsi mentionnés *"Double Assassinat dans la Rue Morgue"*, *"Le Coeur Révélateur"*, *"Le Puits et le Pendule"*, *"Le Tonneau d'Amontillado"*, *"Morella"*... Mieux qu'une simple anthologie, **Two Evil Eyes** se définit donc comme un carrefour de tous les contes d'Edgar Poe. Voilà qui devrait clouer le bec à toutes ces adaptations opportunistes qui pointent à l'horizon.

DEUX CONTES DE LA TERREUR

"A Rome, voilà trois ans maintenant, nous avons connu un hiver extrêmement froid. Dans la rue, j'ai trouvé un chat de gouttière complètement frigorifié. Je me suis vraiment attaché à lui et je l'ai observé comme jamais je n'avais observé un animal, au point que je le suivais parfois avec une caméra imaginaire". Malgré ce zeste d'autobiographie, Dario Argento fignole avec **Le Chat Noir** une histoire macabre à souhait. Rod Usher (Harvey Keitel) est un photographe de renom spécialisé dans les affaires criminelles. Il prend son pied à mitrailler les cadavres les plus atrocement mutilés. Sa compagne, Annabel Lee, se consacre à une profession moins incommodante, professeur de violon. Par elle, le malheur arrive. Elle recueille un chat sauvage, un chat noir que Rod rejette immédiatement. Et le chat le lui rend bien. Pressé par son éditeur de trouver une mort "différente" pour la couverture de son livre "Metropolitan Horrors", Rod tue le chat. Lorsque Annabel le reconnaît sur le cliché, elle quitte aussitôt son mari. Celui-ci sombre alors dans l'alcoolisme. Un soir, ivre mort dans un bar, Rod croise un chat identique à celui de sa femme. Une occasion idéale d'obtenir le pardon d'Annabel. Dénouement tragique. Rod, dans un excès de colère, zigouille sa femme dont il cache le cadavre derrière un mur de briques. Reste que le petit félin lui réserve une petite surprise lors de la visite de la police...

A l'origine, George Romero devait, pour **Two Evil Eyes**, adapter *"Le Masque de la Mort Rouge"*, ou plutôt retransposer l'essentiel de son déroulement dans 20 ans, époque où le monde est dévasté par une épidémie de sida. Mais, découragé par la mise en chantier de deux autres versions de la nouvelle de Poe, Romero se rabat sur *"L'Etrange cas de Mr. Valdemar"*, "un retour vers le surnaturel, vers les morts-vivants". En effet, la vedette du segment s'avère être un zombie, auquel Tom Savini donne toutes les chairs pourraves nécessaires. Allant sur ses 70 ans, Ernest Valdemar rend l'âme. Il ne lui reste plus qu'un mois à vivre. Sa jeune épouse, Jessica (Adrienne Barbeau) se réjouit d'avance de son trépas; un gros héritage devrait la combler une vie durant, elle et son amant le docteur Hoffman, médecin du vieil homme. Cependant, leur plan est compromis par la disparition prématurée d'Ernest deux semaines trop tôt. Les amants diaboliques jettent le corps du défunt dans le congélateur de la cave et envisagent de ne rendre publique sa mort qu'après quatorze jours d'attente. Médicalement décédé mais toujours sous l'hypnose que Hoffman lui a imposée pendant son agonie, Ernest Valdemar surgit d'entre les morts pour punir ses assassins...

Classique, classique... Vous avez dit classique ? **Two Evil Eyes** l'est probablement mais dans un emballage moderne. Les morales chères à Poe y sont bien, à savoir des morts par culpabilité, des rédemptions par la souffrance. Pourquoi ce titre, **Two Evil Eyes** ? "Il est supposé traduire deux regards sur le fantastique, le mien et celui de Dario Argento", conclut George Romero, heureux d'avoir tourné le film à Pittsburgh, la ville chère à son coeur où il vit et travaille depuis plus de 20 ans. Dario Argento s'y est même déplacé, pour honorer ses charmes.

Marc TOULLEC



LEATHERFACE

MASSACRE A LA TRONCONNEUSE III

La famille Tronçonneuse s'agrandit. Pour le malheur des passants égarés dans ce bourbier texa[illegible]eur cras[illegible]age !



G O R E E T M A L S A I N

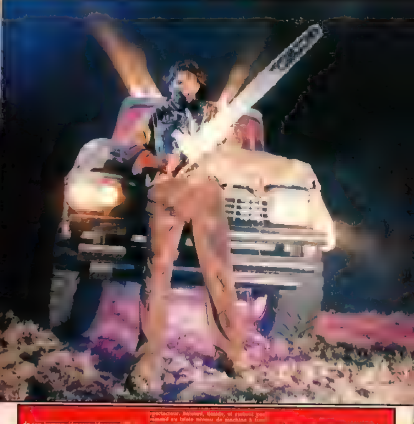


D[illegible]

[illegible] DE LA TRONCONNEUSE



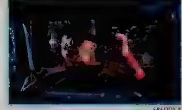
L'ESPRIT DE FAMILLE



de son humour décapant. Massacre [illegible] tourne pas à la franche rigolade, [illegible] qui ne sera vue (jeune) que les [illegible] ditionnels de la série. Sur un autre point Jeff Burr se montre [illegible] table, la charmante famille Tronçonneuse [illegible] caricature grinçante des confréries de bons vieux lurons. J'ai absolument tenu à décrire de [illegible] opp[illegible] vue, [illegible] fille [illegible] papa [illegible] me que le [illegible] "héro[illegible] parti[illegible] Mihalich, un [illegible] d'[illegible] le virtuose du maniement de la tronçonneuse gagne rapidement la sympathie du spectateur. Balourd, timide, et surtout pas ramené au triste niveau de machine à tuer [illegible] certainement que le metteur en scène lui a de[illegible] garçon, [illegible] émotions très simples. Après avoi[illegible] enfant, il est maintenant un rebell[illegible] malheureuse ! Et pourquoi pas, ap[illegible] l'un intéressé par les [illegible] (Warmed Up)... Et même Tom [illegible] et Rob Bottin qui ont tous deux dit non, [illegible]

[illegible] ne me suis pas uniquement préoccupé des meurtres, mais de [illegible]. La tension est très forte [illegible] Elle faiblit et [illegible] tant bien [illegible] parvenu à intriguer, à grand renfort d'éclairages justes et [illegible]

EXPRESSO



FREDDY 5

SITGES 89

Se déroulant à la mi-octobre en Espagne, le festival du film fantastique de Sitges propose, en général, les meilleurs films projetés trois mois plus tard à Avoriaz. Si la vingt-deuxième édition n'a pas révélé de choc majeur, comme l'an passé avec Faux-Semblants, les organisateurs ont, comme à l'accoutumée, établi une sélection hétéroclite où étaient présentées plusieurs œuvres en marge, de par leur sujet ou leur nationalité.

Ainsi **Mon Vingtième Siècle** d'Ildiko Enyedi, Caméra d'Or à Cannes, **La Banyera** (prix de la critique) de Jesus Garay, film catalan torturé, superbement photographié, et **Les Poissons Morts**, la première réalisation de l'autrichien Michael Synek, totalement hermétique mais d'une beauté et d'une puissance de mise en scène indéniables, côtoyaient l'étonnante partouze protoplasmique du satirique **Society**...

Finalement, exception faite du Greenaway, **Le Cuisinier, le Voleur, sa Femme et son Amant** (quatre prix, dont celui de la mise en scène), le jury préféra un fantastique plus traditionnel. Meilleur scénario et interprétation féminine pour **Black Rainbow** de Mike Hodge, un thriller de facture honnête, avec Rosanna Arquette en médium. Egalement récompensé Nicholas Cage qui, dans **Vampire's Kiss**, une comédie tragique de Robert Bierman, incarne un minable agent littéraire, complètement fêlé, persuadé d'être un vampire. Situé dans un ancien bordel, **Heart of Midnight**, de Matthew Chapman avec Jennifer Jason Leigh et Peter Coyote, évoque un univers de dépravations, frustrations et perversions sexuelles. Quelques grosses ficelles, mais aucune complaisance visuelle dans ce film particulièrement malsain, qui obtint le grand prix du festival.

Si le film-surprise fut **A Nightmare on Elm Street V, The Dream Child** de Stephen Hopkins, un long clip d'horreur au visuel intéressant mais sans queue ni tête, la surprise du festival s'avéra être **Miracle Mile**, de Steve de Jarnat, où le personnage principal, un doux rêveur amoureux de surcroît, a 75 minutes pour quitter Los Angeles, avant l'arrivée des missiles. Passionnant, romantique, parfois drôle et, en définitive, désespéré, cet *"After Hours"* de juste avant la bombe, aux images nocturnes magnifiques et à la musique envoûtante, est à coup sûr, la révélation de cette sympathique manifestation, une des plus vieilles du genre.

Michel MENORE

L'OUTRAGE



[illegible]

C'est [illegible] Thuy Tha Le [illegible] l'anglais à l'université de Créteil. Les rôles ne devraient pas tarder...



Super Z : ROBOT NINJA

Il y a, comme ça, des films qui défient la raison, des films tellement "autres" qu'ils semblent appartenir à une histoire parallèle du cinéma. Robot Ninja est de ce tonneau. Un fleuron, et tout dans le titre. Et dans le générique. Le *"director"*, J.R. Bookwalter, a tourné voici deux ans un film de zombies particulièrement gore, nommé The Dead Next Door, et très officieusement produit par un Sam Raimi qui ne voulait en aucun cas que son nom apparaisse au générique. Or, J.R. Bookwalter est allé clamer partout l'information. La production appartient déjà à la légende de la Zone Z, David DeCoteau, pour avoir tourné des choses aussi jouissives que Creepozoïd

A l'occasion de la sortie de S.O.S. Fantômes 2, les dingues [illegible] vont [illegible] s'éclat[illegible] des [illegible] gian[illegible] "SOS [illegible]". DDZ Comm[illegible] et Colum[illegible] d'initi[illegible] point [illegible] perme[illegible] d'infor[illegible] de jeux. [illegible] premi[illegible] des fiches [illegible] rubriq[illegible] intére[illegible] des trucs [illegible] par exem[illegible] la su[illegible] Colum[illegible] vous venez[illegible].

Salut[illegible] résum[illegible] satisf[illegible] amate[illegible]. Le fanzin[illegible] tonal[illegible] condre[illegible] d'un "[illegible] France[illegible] main [illegible]. Les au[illegible] choisi [illegible] de la chron[illegible] proch[illegible] par film. C[illegible] c'est [illegible] et ça tait d[illegible]. On peut [illegible] 30 F, [illegible] de p[illegible] Claude Guen[illegible] rue de T[illegible] Fubla[illegible], vous pouvez disposer.


Ridley Scott

Super Z : ROBOT NINJA
(Suite)

et **Docteur Alien**. Devant la caméra : Burt Ward (le Robin de la série TV *Batman*) et Linnea Quigley (vue à poil dans une floppée de séries Z horrifiques). Bref, un générique de rêve. Le pire est réuni pour la célébration d'un scénario évoquant celui d'un nanar friqué produit par Disney, **Condorman**.
Leonard Miller est dessinateur de bandes dessinées, père d'un héros nommé Robot Ninja. Miller assiste à un assassinat brutal qui le retourne complètement. Décidé à se transformer en nouveau justicier dans la ville, et à "débarrasser la Terre des forces diaboliques", Miller consulte le bon docteur Goodlight, lequel lui conseille aussitôt de prendre l'identité de Robot Ninja. Flanqué d'une tenue cocasse (quelque chose comme une armure moyenâgeuse, couronnée d'un plumeau) et de gadgets, Miller entreprend une croisade contre le sanguinaire Gody Sanchez et toute sa bande d'étrangleurs. Les corps explosent, les entrailles souillent le parquet en lino... C'est la guerre. Un zeste de "*RoboCop*" et un soupçon de "*Batman*" (dont il se voudrait la "facette psychotique") plus beaucoup de bon Z, Robot Ninja fait une entrée remarquée dans le club des super-héros. Au début de l'année, nous vous présenterons **Robot Vampire**, en provenance de Hong Kong... Coming Soon !

BLACK RAIN

Ridley Scott s'explique... "Je ne suis pas une mante religieuse, c'est-à-dire un metteur en scène qui travaille pendant des années dans le secret, sur un film qui ne sera vu que par quelques personnes.
Un écrivain préfèrerait-il tirer son livre à 1000 exemplaires ou à 3 millions ? Après **Les Duellistes**, je suis parti aux Etats-Unis parce qu'ainsi je pouvais toucher des millions de gens, et véritablement vivre de ma profession. C'est Michael Douglas qui m'a proposé la réalisation de **Black Rain**. Michael est quelqu'un de très intelligent et de très professionnel. Il sait aussi se mettre à la place du metteur en scène. J'étais attiré par cette collaboration, et par le Japon. La structure même de cette histoire me plaisait énormément. Surtout ce personnage de flic new-yorkais, se trouvant à la pointe de la société contemporaine.
Nick Conklin est donc flic, un job extrêmement difficile, très lourdement imposé, et sous-payé. Tous les malheurs s'abattent sur lui en même temps; il divorce, doit entretenir son fils, verser une pension alimentaire à son ex-femme, et faire face à la corruption de ses supérieurs... Alors, vaille que vaille, il essaie de joindre les deux bouts. Nick Conklin est un personnage très symbolique, dans la mesure où toutes les valeurs dans lesquelles il croyait se sont dérobées sous ses pieds. Au Japon, il se heurte à une culture, une société, qui est l'antithèse de son univers. Les codes moraux sont très rigides. Cette confrontation est à la base même de **Black Rain**. Le vieux yakuza dit à Michael Douglas : "*Vous autres Américains vous pensez pouvoir faire n'importe quoi, vous pensez que tout vous est permis, que vous pouvez rendre la pluie noire*". Dans cette phrase tient un des thèmes essentiel du film. Je pense que le Japon subira d'ici une dizaine d'années un changement fondamental. Car les jeunes d'aujourd'hui, la génération montante, ne sont absolument pas prêts à travailler aussi dur que leurs parents. Ils veulent davantage de liberté, une structure familiale moins contraignante. Le Japon est en train de s'occidentaliser...
J'espère que **Black Rain** va contribuer à changer l'image des Japonais dans le cinéma américain. Les Japonais l'ont très bien compris. Ils m'ont été reconnaissants de ma perception, qui ne les montrait pas comme des petits hommes jaunes grimaçants. Pourquoi Hollywood a généralement dépeint des Japonais caricaturaux ? Simplement parce que ce n'était pas des comédiens japonais qui incarnaient ces rôles, mais des comédiens nippo-américains, des gens beaucoup plus outrés. Je me suis aperçu de la différence en recrutant, pour les séquences tournées à Los Angeles, des acteurs vivant depuis toujours aux Etats-Unis.



La communication avec les comédiens japonais s'est donc très bien passée. Moi qui recherche des interprètes inventifs et intuitifs (à l'opposé de beaucoup de comédiens, qui restent mécaniques), je n'ai pas été déçu. Les Japonais me comprenaient très bien. Au bout d'un certain temps, nous n'avions plus besoin de traducteurs ! Tout ce qui touche au monde des Yakuzas dans **Black Rain** est rigoureusement exact, du fait que la production avait effectué de longues recherches. Les Japonais n'ont émis aucune objection à la réalisation du film. Ils ont même apprécié que nous touchions cet univers, dans lequel ils aiment à se reconnaître.
Les deux principaux comédiens japonais m'ont fourni de nombreux renseignements sur les Yakuzas; ils en savent très long sur eux. Un soir, un important yakuza m'a invité à dîner chez lui. J'ai accepté...Les similitudes entre **Black Rain** et **Blade Runner** n'ont pas été conscientes. Je me suis attaché à ne pas refaire ce qui a été fait il y a bientôt huit ans. Les points communs résident avant tout dans l'ambiance nocturne, et dans la présence d'Asiatiques ! Comme **Blade Runner**, **Batman** est également un film gothique, un film d'ambiance gothique. Je m'inspire ainsi de tout ce que je vois autour de moi, et surtout de ce processus de construction ou de détérioration, qui forme un cycle. New York, à cet égard, est une ville extrêmement difficile à entretenir, sur le plan matériel. Cela coûte très cher. Parce qu'il a été entièrement reconstruit il y a 40 ans, le Japon possède des valeurs d'ordre, de propreté, beaucoup plus fortes. La nouveauté facilite tout... Sorti de l'environnement, les auteurs français de bandes dessinées comme Bilal et Moebius m'ont beaucoup influencé. Dans **Black Rain**, cependant, j'ai tenté d'épurer mon style, en lui donnant une perspective réaliste, assez proche du documentaire".

Propos recueillis et mis en forme par
Marc TOULLEC

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMEROS



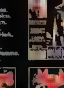
MAD MOVIES

23 La série des Dracula, Mad Max II.
26 Les "Mad Max", Cronenberg, Avoriaz 83.
27 Le Retour du Jedi, Creepshow.
28 Dossier Les trois "Guerre des Etoiles".
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984.
30 Maquillage: Ed French, Cronenberg, L. Bava.
31 Indiana Jones, l'Héroïc-Fantasy.
32 David Lynch, Greystoke, Dune, maquillages.
33 Gremlins, Les effets spéciaux d'Indiana Jones.
34 Razorback, 2010, Avoriaz 1985.
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven.
36 Day of the Dead, Tom Savini, Tobe Hooper.
37 Mad Max III, Legend, Ridley Scott.
37 Hors-série: Tous les films de James Bond.
38 Rick Baker, Retour vers le Futur, Fright Night.
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986.
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock.
41 House, Psychose, dossier: le gore au cinéma.
42 From Beyond, Rencontres du Troisième Type.
43 Aliens, Critters, Les Aventures de J. Burton.
44 Le Jour des Morts-vivants, Stephen King.
45 La Mouche, Star Trek IV, Avoriaz 1987.
46 Street Trash, Dossier King Kong, L'Exorciste.
47 Robocop, House II, Freddy III, Evil Dead II.
48 Evil Dead II, Predator, Creepshow II.
49 Dossier "Superman", Hellraiser, Jaws IV.
50 Robocop, The Hidden, House II.
51 Star Trek IV, Robocop, Avoriaz 1988.
52 Running Man, Hellraiser II, John Carpenter.
53 Near Dark, Festival du Rex, Dossier zombies.
54 Les héros du fantastique, les "Vendredi 13".
55 Phantasm II, Chinese Ghost Story, Freddy IV.
56 Beetlejuice, Le Cauchemar de Freddy, Near Dark.
57 The Blob, Fright Night II, Avoriaz 1989.
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Invasion Los Angeles.
59 Batman, Hellraiser II, The Craignos Monsters (1).
60 Freddy 5, Re-Animator 2, The Craignos Monsters (2).
61 Indiana Jones 3, Batman, The Craignos Monsters (3).

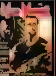


IMPACT

1 Commando, Rocky IV, George Romero, Avoriaz 86.
2 Highlander, Rutger Hauer, Michael Winner.
3 The Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive.
4 John Badham, Jack Burton, Sybil Danning, Critters.
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch.
6 Daryl Hannah, Dossier "Ninja", Day of The Dead.
7 Crocodile Dundee, Harrison Ford, Nastassia Kinski.
8 Les trois "Rambo", Dolls, Evil Dead II.
9 Freddy III, Tuer n'est pas jouer, Indiana Jones 2.
10 Predator, L'Arme Fatale, Brian de Palma.
11 Kubrick, La Folle Histoire de l'Espace, Superman IV.
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser.
13 Lucio Fulci, Le "hard gore", Avoriaz 1988.
14 Hellraiser II, Rambo III, Empire des Ténèbres.
15 Double Détente, les "Emmanuelle", Beetlejuice.
16 Spécial Rambo III, Munchaüsen, de T. Gilliam.
17 L'Ours, Freddy IV, Roger Rabbit, Rambo III.
18 Les "Inspecteur Harry", Avoriaz 1989, Tsui Hark.
19 Munchaüsen, Phantasm I et II, Jumeaux.
20 Indiana Jones, Pet Sematary, Invasion L.A.
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme.
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2.

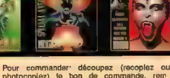












BON DE COMMANDE

Pour commander: découpez (recopiez ou photocopiez) le bon de commande, rempliez-le et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire: 20F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon de commande (Mad 1 à 22 et le 25: épuisés). Frais de port gratuit à partir d'un envoi de deux numéros (sinon 5F de port). Pour l'étranger les tarifs sont identiques mais nous n'acceptons que le mandat-international.

MAD MOVIES ☐ 23 ☐ 24 ☐ 26 ☐ 27 ☐ 28 ☐ 29

☐ 30 ☐ 31 ☐ 32 ☐ 33 ☐ 34 ☐ 35 ☐ 36 ☐ 37 ☐ 38

☐ 39 ☐ 40 ☐ 41 ☐ 42 ☐ 43 ☐ 44 ☐ 45 ☐ 46 ☐ 47

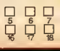
☐ 48 ☐ 49 ☐ 50 ☐ 51 ☐ 52 ☐ 53 ☐ 54 ☐ 55 ☐ 56

☐ 57 ☐ 58 ☐ 59 ☐ 60 ☐ 61 ☐ 62 ☐ 37HS

IMPACT.

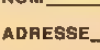
☐ 1 ☐ 2 ☐ 3 ☐ 4 ☐ 5 ☐ 6 ☐ 7 ☐ 8 ☐ 9 ☐ 10 ☐ 11

☐ 12 ☐ 13 ☐ 14 ☐ 15 ☐ 16 ☐ 17 ☐ 18 ☐ 19 ☐ 20 ☐ 21 ☐ 22



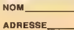
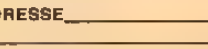










NOM____________ **PRENOM**________

ADRESSE____________________

désire recevoir les numéros cochés ci-contre, règlement joint.

COURRIER DES LECTEURS

Guy HEDAHDIA
(Chambéry)

Quelques lignes pour juger *Impact* alors qu'il atteint péniblement sa troisième année. Faut-il que les affiches de films soient reléguées à la fin ? Déjà qu'il y en a très peu, ce qui est un comble pour une revue qui traite du cinéma. Faut-il que le sommaire prenne une page entière ? Honnêtement, combien de lecteurs le lisent ? La rubrique *Ciné Câbles* est à vomir, tant elle est mal présentée (*juste le après les repas*) ! On y jette un œil, et on n'a déjà plus envie d'aller voir les films présentés. Les photos sont nulles et il n'y a toujours pas un bout d'affiche.
Enfin, l'ensemble déconne. Pas de photos pleine page ou peu, porno bâclé, et si peu d'articles ! Les trucs, on tolère ça uniquement quand on lit *Mad* à côté. Avec *Impact* on a vraiment l'impression d'une séquelle. Vous êtes fatigués ou quoi ? On vient de boucler *Mad* et vlan, faut faire cette feuille de chou d'*Impact*. "Coco, trouve-moi 3 photos. Toullec balance-nous une avant-première sur 8 pages." Bilan : de bons articles, mais une mauvaise présentation qui rebute à cinquante pour cent.
Autre conseil : faites une bonne fois pour toutes la différence avec *Mad Movies*. Chaque fois que vous traitez d'un film fantastique ça fait vraiment annexe de *Mad* !

C'était la lettre tendre du mois. Primo, les affiches, on s'en fout totalement. Elles se trouvent en 3 et 4 de couverture car il s'agit de publicité ou d'échanges publicitaires uniquement. Il n'y aura jamais de grandes reproductions d'affiches au sein d'un numéro. Secundo coco, on bosse sur Impact comme sur Mad. Aucune différence. Les sujets forts sont harmonieusement répartis entre les deux revues, souvent pour des raisons de temps. Le sommaire de ce numéro en matière de Fantastique le prouve. Par ailleurs, personne ne vient nous ordonner d'avant-premières comme on commanderait un canon de rouge au bar du Commerce. Impact n'a rien d'une annexe à Mad Movies. On pourrait dans la plus totale gratuité affirmer le contraire. Quant aux défauts de la maquette, on t'attend pour nous donner des cours. Donne nous des détails bon Dieu, et ne braille pas n'importe quoi. Mais, je souffre d'incontinence depuis que j'ai lu le dernier numéro d'un confrère. Vois ça le botte ?

Alain. .
(Clermont-Ferrand)

Je trouve *Impact* génial, mais je pense qu'il y manque quelque chose, notamment un tableau où apparaîtraient les recettes des films sortis aux Etats-Unis. Pour la France, il faudrait donner un aperçu des films à succès, et des flops.

Reçu 5 sur 5. Mais la place nous manque terriblement. Si tu savais... Faut prendre un chausse-pied tous les deux mois pour tout faire rentrer dans le numéro. Mais ton idée ne prend pas trop de place. Un peu de patience encore.



Laurent BONETTI
(Compiègne)

Indiana Jones et la Dernière Croisade est un film important, à apprécier à plusieurs niveaux. D'abord et surtout, il se suffit à lui-même, et constitue au premier abord un "*entertainment*" total (ou presque), sans temps mort. Ensuite, il s'intègre parfaitement dans la trilogie spielbergienne, en faisant subir à son héros juste ce qu'il faut d'évolution pour qu'il n'y ait pas répétition. Mais il n'y a pas pour autant démonstration excessive de sa personnalité complexe. Les parts du Professeur Jones, d'Indiana adulte et enfant, sont judicieusement dosées.
Contrairement à James Bond, Rambo ou Highlander, le héros possède un père. Et quel père ! Le professeur Henry Jones a une personnalité aux antipodes de celle de son rejeton, et surtout, méconnaît ses exploits, ou les gnore superbement du haut de son intellectualisme serein. De leurs retrouvailles et du besoin qu'ils éprouvent à rattraper le temps perdu, le temps qu'ils ont passé éloignés l'un de l'autre, naît un film dont le moteur reste l'humour.
L'autre trouvaille de Spielberg, après l'attribution du père, est l'aventure à l'origine de la personnalité d'un Indiana Jones que nous pensions connaître. Menée à 200 à l'heure, intégrant toutes les composantes de la légende, cette première permet de résumer la vie du héros jusqu'à l'aube de sa quête du Saint-Graal.
Le film le plus abouti de Spielberg, **Indiana Jones et la Dernière Croisade**, donne à son héros ce qu'aucune série n'était parvenue à réaliser à ce degré de réussite : une histoire ! Merci et félicitations Mr. Spielberg !

T'aurais pas la vocation, toi, mon gars ?

MELODIE POUR UN MEURTRE



Sait-on ce qui pousse un comédien à accepter tel ou tel rôle ? Lorsqu'on lui pose cette question, l'acteur répond invariablement que le scénario représentait pour lui, etc... (vous y mettez ce que vous voulez) et lui donnait aussi l'occasion de, etc... (idem). Quand l'acteur n'a pas mis les pieds sur un plateau de cinéma depuis plusieurs années, nous sommes en droit d'espérer un film de réconciliation, d'une parfaite qualité. Sinon, pourquoi ce choix ? Pendant une grande vedette qui ne tourne que rarement, et consacre à une œuvre médiocre, ses explications (notoriété, occasion...) ne tiennent plus la route. Dur d'avouer qu'on s'est planté. Absent des écrans depuis Revolution (85), Al Pacino ne s'est pas planté : Mélodie pour un Meurtre a de la classe. Et supérieure à celle, sociale, des protagonistes principaux (de classe moyenne, pour ne rien vous cacher). Défi, sensations nouvelles, le père Pacino peut nous détailler ce qu'il veut, le script de Mélodie pour un Meurtre dispose de quoi séduire.

L'inspecteur de police Franck Keller enquête sur les meurtres commis de trois hommes abattus d'une balle dans la nuque, alors qu'ils [illegible] devant leur [illegible] une [illegible] et [illegible]. Comprenant bien vite que les victimes "recrutaient" leurs amours d'un soir par le biais de petites annonces, Franck se fait passer pour un homme en mal d'amour. Mené à Helen (Barkin, exceptionnellement sexy) par ses recherches, il entame avec cette dernière une relation enflammée, fort intéressante pour le spectateur. Autant, dans Family Business, Hoffman et Connery semblaient plaqués sur l'histoire, autant Pacino et Barkin s'intègrent ici à merveille dans un monde mystérieux (elle), quotidien (lui), et malsain (leurs relations). Et que dire du jeu de l'ex-Serpico, sinon qu'il est toujours d'un naturel confondant. Fatigué ou vigilant, énervé ou violent, tourmenté ou survolté, Pacino n'a pas à interpréter, il se contente d'être... Merci à lui.

Alain CHARLOT

Sea of Love. USA. 1989. Réal.: Harold Becker. Scén.: Richard Price. Prod.: M. Bregman & L. Stroller. Photo : Ronnie Taylor. Int.: Al Pacino, Ellen Barkin, John Goodman, Michael Rooker, Richard Jenkins. Dist.: U.I.P. Durée : 1h50. Sortie prévue le 10 Janvier 1990.

WINTER PEOPLE

Le format scope en impose dès les premiers plans, et on commence à penser que Winter People sera une fresque d'un classicisme efficace et, manque de bol, on a seulement raison ("Faute qu'on n'est pas des cons", disait J.P.P.). 1930, l'hiver est là, le chômage bat son plein, un homme (Kurt Russell) et sa fille font leurs bagages et se lancent dans l'aventure. Ils sont vite stoppés, panne de moteur, aux abords d'une maisonnette, de laquelle s'échappe une colonne de fumée. "Oh", s'exclament-ils, avant de se diriger vers leur havre d'accueil, pour se réchauffer les [illegible]. Au premier contact, l'hôtesse (Kelly Mc Gillis) passe pour une bourrue, mais elle a un joli sourire, alors on doute (mais qu'est-ce qu'elle fait là, celle-là, toute seule ?). Heureusement, les personnages ne tardent pas à se parler et on comprend tout des rivalités qui opposent deux familles depuis longtemps dans ce patelin, de l'exclusion de cette femme pour une raison obscure, et des et caetera...

Ted Kotcheff, qui tourne tout et n'importe quoi, cinéma et télévision confondus, s'en tire avec les honneurs d'un capitaine qui coule avec son navire. Aidé par un directeur de la photo qui se joue merveilleusement des teintes grisâtres de la façade [illegible] américaine, Kotcheff filme sa chronique paysanne en n'évitant pas les débordements [illegible] (Kelly Mc Gillis, frappée, alors qu'elle portait son bébé), mélodramatiques (une même [illegible] construite sur le principe du sang, de la femme, et de l'amant) et [illegible] (Kurt Russel essaie d'étrangler un ours, un vrai).

Il y a eu Jean de Florette, Manon des Sources, maintenant il y a Winter People et sa même peinture de gens bourrus, bouffés par la tradition, le non-dit, et l'esprit de famille. Problème, Winter People n'a pas la portée poétique des films de Claude Berri, et se situe dans une allégeance à la "Top Gun", ce qui ne va pas manquer de faire pleurer les grand-mères.

Vincent GUIGNEBERT

USA. 1989. Réal.: Ted Kotcheff. Scén.: Carol Sobieski d'après le roman de John Ehle. Photo.: François Protat. Prod.: Robert Solo. Int.: Kurt Russell, Kelly McGillis, Lloyd Bridges, Mitchell Ryan, Amelia Burnette, Eileen Ryan... Durée : 1h50. Dist.: Number One. Sortie à Paris le 22 Novembre 1989.

CASANOVA

Un film soviétique muet datant de 1926 dans l'espace ? Pourquoi pas, dans la mesure où ce Casanova échevelé distance, et de loin, quelques films d'aventures récents, qualifiés de "trépidants". Ici, tout file à une vitesse proprement hallucinante, frénétique. Un rythme endiablé, qui est celui de son héros, un Casanova plus proche d'Indiana Jones que des illustrations de Fellini ou Comencini. Casanova quitte Venise, poursuivi par des maris jaloux, fréquente la jolie impératrice de Russie, Catherine II, laquelle vient de virer du trône Pierre III, un souverain débauché... D'une modernité incroyable à tous points de vue (cinéma et [illegible]), ce fleuron du cinéma muet soviétique, où se succèdent les [illegible] sépia, rouges ou bleues, et même coloriées à la main, se montre aussi libertin que son héros. Pas tenu par des contingences matérielles ou temporelles, Alexandre Volkoff voltige d'un pays à l'autre en une fraction de seconde, jette son séducteur dans des aventures absolument délirantes. Incroyable, cette séquence où un type [illegible] comme une [illegible], incroyable ce ballet [illegible] où une vingtaine de femmes nues dansent en ombres chinoises, incroyable la séquence à très grand spectacle du Carnaval... Vrai film de cinéma, immortel (sa restauration le voue à l'éternité), Casanova captive, surprend. [illegible]. Malgré les rayures, le maquillage [illegible] des comédiens, grâce à l'absence de son et à une musique [illegible], ce joyau sera toujours regardable dans un siècle. Combien de productions actuelles pourraient se targuer de cette jeunesse éternelle ? Elles ne sont pas nombreuses... Réfléchissez-y.



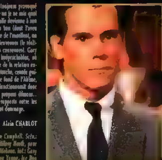
Marc TOULLEC

[illegible]/France. 1926. Réal.: Alexandre Volkoff. Scén.: Alexandre Volkoff, Norbert Falk et Ivan Mosjoukine. Restauration, montage : Renée Lichtig. Mus.: Georges Delerue. Prod.: Ciné-Alliance & Sté Ciné-Romans. Int.: Ivan Mosjoukine, Diana Karenne, Suzanne Bianchetti, Rudolph Klein-Rogge... Durée: 2H 16. Dist.: Acacias/Cinéaudience. Reprise à Paris le 25 Octobre 1989.

LA LOI CRIMINELLE

Image ternie d'une escouade de flics sur les lieux d'un crime, en guise de générique, puis plan rapproché sur Gary Oldman (Sid et Nancy, dans le film) en pleine plaidoirie. Oldman semble récitar du Shakespeare, mais ce n'est que du blabla d'avocat. Le jury, convaincu, acquitte Martin Thiel (Kevin Bacon), et Ben savoure sa victoire. Pour lui, c'est clair, quitte à utiliser des arguments à la limite du douteux, justice et réussite personnelle doivent obligatoirement rimer. Quelques temps après, ce brillant jeune homme reçoit un coup de fil de Martin qui, soucieux d'exprimer son deuil pénal, l'invite à se rendre dans un parc, tard le soir et sous une pluie torrentielle. Ben le cherche en vain, mais découvre en revanche un cadavre carbonisé de femme. Au mépris de toute déontologie, et profondément touché d'avoir fait remettre un fou furieux en liberté, l'avocat décide d'offrir à nouveau ses services à Martin, afin d'acquérir la preuve de sa culpabilité.

La justice et l'application de la loi ont toujours provoqué des débats passionnants, mais il manque un je ne sais quoi de folie à cette Loi Criminelle pour qu'elle devienne à son tour passionnante. On y trouve du très bon (dont l'aveu implicite de Martin sur son bateau), voire de l'excellent, un suspense assez efficace et des ellipses bienvenues (le réalisateur n'aime visiblement pas les scènes convenues). Gary Oldman et Kevin Bacon étant de plus irréprochables, où réside la faille ? Peut-être dans la nature de la relation entre les deux hommes. Une phrase de Nietzsche, comme guider la lecture, rappelle qu'en regardant le fond de l'Abîme, on s'expose à son propre abîme. Martin fonctionnant donc comme un miroir, renvoyant Ben à ses propres démons... Une idée difficile à admettre, tant les rapports entre les deux ennemis manquent d'ambiguïté. C'est dommage.



Alain CHARLOT

Criminal Law. USA. 1989. Réal.: Martin Campbell. Scén.: Mark Kasdan. Prod.: Robert Maclean & Hilary Heath, pour Hemdale Film Corp. Dir. Photo : Philip Meheux. Int.: Gary Oldman, Kevin Bacon, Tess Harper, Karen Young, Joe Don Baker. Dist.: Fox. Durée : 1H58. Sorti le 8 Novembre 1989.

L'AFFAIRE RUSSICUM

Encore un sinistre de l'exploitation. Un film pas plus mauvais qu'un autre, pas plus con et même plutôt plus ambitieux. L'Affaire Russicum, ou les dessous des services secrets papaux. Le Vatican possède ses propres agents, dirigés par un jésuite inflexible, d'une froideur terrifiante. Il faut le voir (Murray Abraham, toujours impeccable) prendre un crucifix, le tordre dans tous les sens, et le transformer en révolver. Le méchant de L'Homme au Pistolet d'Or n'en dormirait pas la nuit. Assez complexe, ce film d'espionnage religieux, essai original de politique-fiction, met en scène le jeune attaché de l'Ambassade des Etats-Unis à Rome (Treat Williams) soudain confronté à un complot visant le Pape lors d'un déplacement dans les pays de l'Est. Ce complot implique l'assassinat d'une jeune nonne, qui serait en fait une espionne. On finit par ne plus savoir qui veut tuer qui, qui donne des ordres à qui, qui manipule qui. Bref, de



l'espionnage touffu, comme un bouquin de John LeCarré. CIA, KGB, Vatican; ce rassemblement ne produit pas de grosses étincelles, mais en dit long sur les magouilles prenant naissance dans la Cité Sainte. Méticuleux, le cinéaste Pasquale Squitieri, habitué des films à thèse, laisse l'intrigue se tisser sur le mode du thriller pur. Evidemment, les clichés abondent (les hommes de main sont des brutes portant lunettes noires, les chefs sont froids, et les femmes [illegible]). Fonctionnant selon une technique rodée, le film se suit d'autant mieux que les comédiens croient aux personnages, tous parfaitement dessinés. Les implications du complot papal et les références à une affaire bien connue, dans laquelle le délégué du Bon Dieu a bien failli y laisser sa soutane, renforce la portée de cette production qui, malgré la modestie de sa sortie (6 copies pour toute la France !), a bénéficié de gros moyens. Danny Aiello, fabricant de pizzas dans Do the Right Thing, compose un salaud plus que crédible : inquiétant.

L'Affaire Russicum pointera bientôt dans les vidéo-clubs.

Cyrille GIRAUD

Russicum, I Giorni del Diavolo. Italie. 1988. Réal.: Pasquale Squitieri. Scén.: Valerio Riva, Robert Brichas, Pasquale Squitieri d'après le roman d'Enzo Russo. Dir. Photo Giuseppe Tinelli. Mus.: Vangelis et Renato Serio. Prod.: Mario et Vittorio Cecchi Gori. Int.: Treat Williams, F. Murray Abraham, Danny Aiello, Nigel Court, Rita Rusic. Dur.: 1H 45. Dist.: Colombia/Tri-Star. Sorti à Paris le 8 Novembre 1989.

FAMILY BUSINESS

Très à l'aise pour dénoncer la peine de mort ou sonder en profondeur sa ville de prédilection, New York, Sidney Lumet affiche par contre une faiblesse certaine quand il s'agit de filmer une comédie. Ce qu'il fait rarement, notez. Family Business, c'est le problème, ne provoque rien. Ni sourire (ou presque), ni réflexion particulière sur les rapports père-fils, ni fascination envers la vie mouvementée des aigrefins d'origine écossaise, et ni ennui (rare point à mettre à l'actif du film). Tout le monde, bien entendu, ne partage pas l'avis ci-dessus. Le producteur Lawrence Gordon nous assure que Family Business reste "essentiellement un récit d'apprentissage, l'histoire d'un jeune homme en train de découvrir et d'affirmer sa propre identité face à son père". Encore faudrait-il y montrer ! Comment peut-on croire cinq secondes qu'un brillant étudiant, séduit par son escroc de grand-père, puisse organiser un casse dans une usine de produits chimiques, [illegible]



tement différent. Un tel sujet eut été acceptable dans le cadre d'une comédie loufoque (celles que tournait Hawks, par exemple), et non pas dans une telle comédie [illegible] et se voulant émouvante. L'ambition de Lumet est parfaitement compréhensible, réaliser une œuvre qui engloberait pêle-mêle traditions (on a droit, à sa fête, à un cuisine typique juif new-yorkais, et aux chants folkloriques d'adieu éternel), codes familiaux (cf le rapprochement père-fils, qui passe par la mort de l'aïeul), et suspense (le cambriolage, sans intérêt du reste), et qui présentait la lutte de l'individu face aux institutions... Le réalisateur, courageux, a simplement vu trop grand. A l'image d'ailleurs de son directeur de casting. Un tel script ne méritait pas que l'on déplace Sean Connery, Dustin Hoffman et Matthew Broderick. Moins de prétention, à ce niveau, aurait été souhaitable.

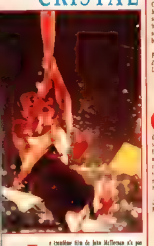
Alain CHARLOT

P.S.: Vincent (Catgecheck) fait remarquer qu'en cinéma dont l'ère de Connery grand-père, on n'a pas fini d'en baver.

USA. 1989. Réal.: Sidney Lumet. Scén.: Vincent Patrick, d'après son roman. Prod.: Gordon Co. pour Tri-Star. Photo : Andrzej Bartkowiak. Int.: Sean Connery, Dustin Hoffman, Matthew Broderick, Rosanna DeSoto, Janet Carroll. Dist.: AAA. Durée : 1H00. Sortie prévue le 13 Décembre 1989.

Le Carton du Mois

PIEGE DE CRISTAL



Le troisième film de John McTiernan n'a pas connu, lors de sa sortie en salle, le succès espéré. C'est surprenant car **Piège de Cristal** représente ce qui s'est fait de mieux ces dernières années en matière de cinéma d'action.
Venu à Los Angeles rejoindre son ex-femme à l'occasion des fêtes de Noël, un flic new-yorkais (Bruce Willis) se retrouve aux prises avec une bande de cambrioleurs qui tiennent en otage les occupants d'un building. Le film ressemble à une montagne russe et certaines scènes procurent une véritable sensation d'ivresse. John McTiernan pousse son héros dans des situations incroyables, la mise en scène, forte et élégante aussi, se chargeant de les rendre crédibles. Le rythme ne faiblit à aucun moment : fusillades interminables, combats très violents à mains nues, cascades démentes... Rien à dire. De plus, le film supporte très bien la réduction au format vidéo. C'est un signe.

Die Hard. USA. 1988. Réal. John McTiernan. Int. Bruce Willis, Alan Rickman, Alexander Godunov... Dist. CBS, FOX

PRIMARY TARGET

Messieurs, voici votre mission : délivrer l'épouse d'un homme d'affaires enlevée par [illegible]
"Encore ! Y en a qui font gaffe à rien... Déjà dans le dernier **Impact** on s'est tapé le même topo pour **Opération Africa**, faudrait peut-être voir à se renouveler"
Cette production Concorde pille sans vergogne **Les Professionnels** de R. Brooks, mais avec un louable souci de soigner le rythme de l'action, qui compense nombre de situations stéréotypées. Le genre commence quand même à se scléroser, et le coup des terroristes kidnappeurs de bonnes femmes devient usé jusqu'à la corde.

***Primary Target.** USA, Philippines. 1989. Réal. Clark Henderson. Int. John Calvin, John Ericson, Miki Kim, Chip Lucia. Dist. G.C.R.*

ACT OF PIRACY

Ça commence plutôt mollement. En croisière, un homme est laissé pour mort alors que ses enfants sont enlevés par des terroristes. Accompagné de sa femme en instance de divorce, il traque les malfrats de l'Afrique à la Grèce. Sur un scénario peu passionnant au demeurant, John "Bud" Cardos (**L'Horrible Invasion**) a construit un suspense progressif mené par un méchant horrible, qui n'hésite pas à jeter sa copine du dixième étage d'un hôtel pour "faute professionnelle". Bien violent donc, bénéficiant d'une technique rodée et de la présence de Gary Busey, le sosie de Nick Nolte, **Act of Piracy** ravira tous les amateurs de séries B.

USA. 1990. Réal. John "Bud" Cardos. Int. Gary Busey, Belinda Bauer, Ray Sharkey... Dist. Antarès Travelling

THE RAINBOW WARRIOR CONSPIRACY

Plus de deux heures d'enquête (la version intégrale fait une heure de plus) sur le fameux bateau de Greenpeace coulé par les services secrets français. Minutieux, **The Rainbow Warrior...** lasse pourtant au bout d'une seule demi-heure. L'enjeu de l'opération paraît tellement nébuleux, les intérêts des protagonistes si vagues, que l'on décroche rapidement. Se voulant à peine romancé, le film mêle allègrement Américains, Soviétiques et Français, lesquels ont évidemment le mauvais rôle. Chris Thomson ne résiste pas à la caricature, et nos agents secrets poseurs de bombe devraient déclencher l'hilarité jusqu'au dernier sous-sol de la DGSE !

Nouvelle Zélande. 1987. Réal. Chris Thomson. Int. Brad Davis, Jack Thompson, Bruno Lawrence... Dist. Zeed Production

PASSEZ UNE BONNE NUIT

Sauf votre Respect, **Passez une Bonne Nuit** est la deuxième enquête de Tom Lepski, un agent d'assurances de choc sur la Côte d'Azur. Directement sorti en vidéo, le film de Jeannot Szwarc (**Supergirl**) présente son héros protégeant la star Barbara Jenkins, qui se balade partout avec un diamant de cinq millions de dollars pendu autour du cou. Le bijou est évidemment convoité par des voleurs de haut calibre, un Arsène Lupin secondé par une jolie blonde aux jolis poumons, et une secte de tordus fanatiques. Plutôt sympa. Sur un rythme nonchalant, ne se prenant jamais au sérieux, Jeannot Szwarc soutient un intérêt distrait. Des jolies femmes, un peu d'action, beaucoup d'humour, du luxe, un héros malheureux en amour... On regarde. Bonne opération commerciale aussi pour la ville de Cannes, l'hôtel Majestic et le MIDEM étant présents pendant tout le film.

France. 1989. Réal. Jeannot Szwarc. Int. Michael Brandon, Marisa Berenson, Guy Marchand, Alexandra Lorska, Marc de Jonge, Valérie Steffen... Dist. GCR



A DEUX POUR UN TANGO

Cette petite production Roger Corman présente un tueur froid et méthodique, Jim Conrad, acceptant une dernière mission avant de partir pour le Népal où il devrait trouver la sérénité. A Buenos Aires, il piste le boss d'une grande entreprise, un homme bien protégé. Il fait en sorte de rencontrer sa maîtresse, une superbe danseuse de tango dont il tombe amoureux. Sur le schéma "le crime, ça vous vieillit avant l'âge", Hector Olivera réalise un thriller attachant, bien mené, doué d'une certaine sensibilité. L'histoire d'amour entre la danseuse et le tueur, qui tous deux vendent leurs services au plus offrant, réussit même à être pathétique. Une bonne surprise.

Two to Tango. USA/Argentine. 1988. Réal. Hector Olivera. Int. Don Stroud, Adrienne Sachs, Michael Cavanaugh... Dist. GCR


Jackie Chan

LA GRANDE EVASION 2

Le titre original donne une idée plus exacte de ce long téléfilm, dont la première partie retrace pratiquement la même histoire que le célèbre film de John Sturges. On a cependant la surprise de voir Donald Pleasence passer... du côté des nazis ! Après une évasion massive d'un camp, la plupart des prisonniers sont repris, mais en contradiction avec les conventions internationales, une cinquantaine d'officiers sont massacrés. A la fin de la guerre, quelques rescapés reviennent sur les lieux pour trouver l'explication et traquer les nazis en cavale. Si au départ l'idée de déjà-vu prévaut, la suite aurait mérité un développement plus important car l'intrigue est très dense, et aurait justifié une série complète. Distribution parfaite. Un bon moment à passer.

The Great Escape : The Untold Story. USA. 1988. Réal.: Paul Wendkos et Jud Taylor. Int.: Christopher Reeve, Donald Pleasence, Judd Hirsch, Ian McShane... Dist.: GCR.

LE GAGNANT

Quelques gentils malfrats se rencontrent derrière les barreaux et sympathisent tandis qu'un flic musclé (Jackie Chan) tabasse un innocent. Tenant autant de la comédie que du film d'action, **Le Gagnant** décevra quelque peu les fans de Jackie Chan, dans la mesure où l'acteur n'apparaît guère plus d'une vingtaine de minutes. Mais ces vingt minutes bénéficient de cascades étourdissantes, d'un carambolage anthologique. Drôle malgré une absence totale de rythme, **Le Gagnant**, fréquenté par les comiques les plus populaires de Hong-Kong, se permet une histoire d'amour à l'eau de rose, des gangsters au-delà de la caricature et un homme invisible tout à fait visible dans sa nudité. Plutôt divertissant.

Winners and Sinners. Hong-Kong. 1985. Réal.: Samo Hong. Int.: Samo Hong, Jackie Chan, Richard Ng, John Shaw... Dist.: Delta.

WILD THING

C'est en quelque sorte une nouvelle version de **Tarzan à New York**. Ecrit par John Sayles, **Wild Thing** présente un bambin dont les parents ont été liquidés par un trafiquant de drogue grandissant dans la Zone. Elevé par une clocharde, le gamin devient au fil des années une légende locale, le Fauve, un justicier doublé d'un "Abbé Pierre". L'arrivée d'une jeune femme dans le refuge du quartier retient son intérêt, tandis que se manifeste l'assassin de ses parents, maintenant devenu un big boss du coin. Demeurée inédite à ce jour, cette épatante série B, réalisée comme le meilleur des épisodes de *Deux Flics à Miami*, décrit les quartiers insalubres de New York à la manière d'une jungle de béton. Bien fréquenté par des individus pittoresques, et demeuré toujours proche de ses personnages, sans céder aux clichés, ce nouvel "*Enfant Sauvage*" illustre parfaitement la célèbre chanson de Chip Taylor. Une histoire d'amour discrète, un sens certain du décor et une atmosphère superbement restituée achèvent de faire de **Wild Thing** une réussite, mineure sans doute mais très estimable, qui ne mérite pas l'oubli et l'anonymat de beaucoup de sorties vidéo.

Canada. 1985. Réal.: Max Reid. Int.: Kathleen Quinlan, Rob Knepper, Robert Davi... Dist.: Delta.


WILD THING



LOS ANGELES, TERRE DES GANGS

Le ghetto, c'est pas de la tarte, pourrait s'exclamer Travis, le héros de ce film de guérilla urbaine. Venu, avec sa fille, rendre visite à ses parents, il va découvrir que le quartier a bien changé; les divers gangs (tous bien basanés quand même !) font la loi dans les rues, rackettant, pillant, violant... en toute impunité. Lorsque les "Hammers" dirigés par un certain Jésus (qui ressemblerait plus à une lanterne qu'au Messie...) tueront son père, l'ex-commando du Vietnam prendra les armes pour un nettoyage de printemps, à fond la caisse. Classique au départ, le film s'arrange avec le scénario pour se permettre des raccourcis et des facilités qui en font un produit bâclé. Quant au message final, il recommande aux bons citoyens de s'armer et de tirer dans le tas... Jésus reconnaîtra les siens !!!

Ghetto Blaster. USA. 1989. Réal.: Alan S. Stewart. Int.: Richard Hatch, R.G. Armstrong, Richard Jaeckel, Harry Caesar. Dist.: CBS/Fox.

BLUE IGUANA

S'attaquant à une figure légendaire du polar noir (le privé miteux et fauché en but à la police et proie des femmes fatales), ce **Blue Iguana** ne craint pas d'exposer le mythe aux rayons torrides du soleil tropical d'El Diablo. Sorti de son environnement ténébreux, le détective se retrouve dans une histoire supposée délirante, et qui l'amènera à commettre un casse. Le réalisateur, à vouloir trop viser le créneau film culte (tendance vidéo clip et éclairages à la Argento) manque sa cible, et la pseudo-légèreté du traitement ne convainc jamais vraiment. Son inconsistance même permet de suivre sans trop d'ennui le déroulement cahotique de l'histoire. Au fait, le **Blue Iguana** est le nom d'un bar.

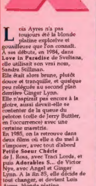
USA. 1987. Réal.: John Lafia. Int.: Dylan McDermott, James Russo, Jessica Harper... Dist.: CBS/FOX.

Marcel BUREL



LOIS AYRES

Il suffit d'un peu de volonté pour devenir star du X : vouloir changer de nom, de couleur de cheveux et accepter ce que les autres refusent. Et si en plus on a du charme...



Lois Ayres n'a pas toujours été la blonde platine explosive et gouailleuse que l'on connaît. A ses débuts, en 1984, dans **Love in Paradise** de Svelfana, elle utilisait son vrai nom, Sandra Stillman.
Elle était alors brune, plutôt douce et tranquille, et quelque peu reléguée au second plan derrière Ginger Lynn.
Elle n'aspirait pas encore à la gloire, aussi devait-elle se contenter de la queue du peloton (celle de Jerry Buttler, en l'occurrence) avec une certaine maestria.
En 1985, on la retrouve dans deux films où elle a du mal à s'imposer, avec tout d'abord **Petite Soeur Chérie** de J. Rose, avec Traci Lords, et puis **Adorables S...** de Victor Nye, avec Angel et Ginger Lynn. A la fin 85, elle décide de tout changer, et devient Lois Ayres, blonde platine, dévoreuse, goulue, hargneuse et sensuelle, à la coupe de cheveux plus ou moins iroquoise. Ce changement va être le détonateur qu'elle attendait pour exploser. En effet, les célèbres Dark Bros (les Golan & Globus du hard) vont la choisir pour la reprise du rôle de Justine dans les épisodes **III** et **IV** de la déjà célèbre série **Devil in Miss Jones**, créée 14 ans plus tôt par Gérard Damiano. Son look d'enfer, ses mimiques hautaines, son attitude vacharde et surtout son corps superbe font merveille, dans cette descente aux enfers (à noter que le Noir qui lui sert de guide ressemble étrangement à Snoogy, l'indicateur de *Miami Vice*).
En 86, elle participe également à deux autres suites, **Fantasme de Femmes II** d'E. Durell, séquelle d'un des films ayant reçu le plus de récompenses aux Adult Awards, et surtout le sublime **Baby Face II** de Alex de Renzy avec la non moins sublime Stacey Donovan.
Elle va ensuite enchaîner toute une série de films, avec des partenaires et des réalisateurs de renom : **Les Caprices de Candy** de J. Remy avec l'opulente Candy "160" Sample, **Inside Vanessa** où elle retrouve non seulement la bestiale Vanessa Del Rio mais également les Dark Bros à la caméra, et surtout deux films d'Henri Pachard, avec Ginger Lynn, **Ginger & Spice** et **Blame it on Ginger**.
Contrairement à certaines de ses consoeurs (et non pas connes de soeurs), elle accepte toutes sortes de films et même un peu n'importe quoi.
Si bien que tout le monde y trouve son compte.
Ainsi, l'amateur de "Black & White" pourra la retrouver dans **Big Black Bust** et **Devoreuse d'Etalons**, ceux qui préfèrent "la danse de jeunes" esquiveront un pas de deux vers **Girls of the Chorus Line** de Lazlov, les sportifs iront suer dans la série des **Pumping Irene**, de C.C. Williams (avec son générique à la Rocky), ainsi que sa suite, **Jouissance à la Pompe**, du même réalisateur, où elle tient le rôle d'Irene et une salle de gym' dans laquelle les gens viennent se remettre en forme, entre autres...
Alors que l'amoureux de "la bite togolaise" se régalera avec la série des **Afro Erotica Vol. I, IV, VII, X, XIV...**, pour les malades, je recommande **Sévices de Nuit** de John Leslie (grand prix du film X vidéo 1988), et pour les papys, on a **Fillettes Câlines** de Chris Montes, pour les "She-Male", on se reportera à **Trans-Action Anale**, **Travestis Fantasm**, **Travestis en Vacances**..., pour ceux qui cartonnent sur tout ce qui bouge, voir **Bi-Bi Love**, pour les "Hard Crad" enfin, **White Chicks**, **Fuck me till I Scream** de G. Boulenger, **Bitch who Likes Cock**... et ainsi de suite, bref il y en a pour tout l'égoût, comme dirait Mr Lustiger. A noter que depuis quelque temps, elle a repris son premier nom, Sandra Stillman.
Voilà, j'espère que tous ceux que "la Fantaisie Buccale" ne laisse pas insensibles sauront découvrir et apprécier la valeur de cette actrice.

Guy le Petit YETI


SYNCHRO-CINE-QUARTZ
CINEMA
UN PRESTATAIRE PARTENAIRE
VIDEO
SPECIALISTE de l'image vidéo-cinéma, équipant de nombreuses expéditions de par le monde, nous saurons vous guider vers un matériel adapté à vos besoins amateurs ou professionnels
SYNCHRO-CINE-QUARTZ
49, Boulevard Pasteur - 75015 PARIS.
Métro: Pasteur.
SYNCHRO CINE QUARTZ
PRODUCTIONS

MICHAEL J. FOX · CHRISTOPHER LLOYD

Le retour
n'était
que le début.



Un film de ROBERT ZEMECKIS

MICHAEL J. FOX
CHRISTOPHER LLOYD "RETOUR VERS LE FUTUR 2" LEA THOMPSON THOMAS F. WILSON MUSIQUE DE ALAN SILVESTRI
MONTAGE ARTHUR SCHMIDT HARRY KERAMIDAS CHEF DÉCORATEUR RICK CARTER DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE DEAN CUNDEY A.S.C. PRODUCTEURS EXÉCUTIFS STEVEN SPIELBERG
FRANK MARSHALL KATHLEEN KENNEDY SCÉNARIO DE BOB GALE HISTOIRE DE ROBERT ZEMECKIS & BOB GALE PRODUIT PAR BOB GALE ET NEIL CANTON
INDUSTRIAL LIGHT & MAGIC RÉALISÉ PAR ROBERT ZEMECKIS UN FILM UNIVERSAL
DISTRIBUÉ PAR UNITED INTERNATIONAL PICTURES